

*Habiter  
Récit  
en*

*d'un  
territoire*

*l'isolement.  
retour  
paysan.*

*1*



*À ce village et ses habitants,  
qui m'ont nourri et façonné.  
À ces mains et visages abîmés  
par le soleil et le travail.*



<b>Chapitre I</b> <i>Retour au village</i>	15
<b>Chapitre II</b> <i>Vers une étude</i>	21
<b>Chapitre III</b> <i>Cartographier l'intime</i>	37
<b>Chapitre IV</b> <i>Récit d'un ancrage, Entre nom et territoire</i>	53
<b>Chapitre V</b> <i>La fin des paysans</i>	69
<b>Chapitre VI</b> <i>Habiter la terre</i>	85
<b>Chapitre VII</b> <i>Néo ruraux et sentiment d'étrangeté</i>	105
<b>Chapitre VIII</b> <i>Fenêtre sur le monde</i>	123
<b>Chapitre IX</b> <i>Disparaître avec le village</i>	139
<b>Chapitre X</b> <i>Partir ou rester</i>	147
<i>Enquête de terrain</i> <i>Récits et entretiens</i>	161
<i>Ouvrages et articles</i>	203





10t

WIDE  
LAND ROAD

**01**

*Hiver,  
Chemins et sillons.  
Heucourt, février 2025*





02

*Vue depuis la rue d'Allery.  
Près de l'église.  
Heucourt, février 2025*



**03**

*Rue d'en haut.  
Heucourt, février 2025*







Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*  
*Retour*

*au*

*village*<sup>I</sup>



Le ciel est un lavis, il vient de pleuvoir. La route est sale, le tracteur vient de passer.

Cela me fait toujours quelque chose quand je reviens par ici. Les routes sont trop étroites pour que deux voitures se croisent. Parfois, il manque le panneau. Où suis-je? Je prends toujours la même route. Celle de l'enfance. Avant, j'y habitais. Aujourd'hui, je n'y vais plus que pour mes grands-parents. Mais cette fois, je reviens autrement: pour eux, pour comprendre. Ce village, je l'ai longtemps perçu comme un lieu d'isolement. Il m'a façonnée, il m'a donné mes premiers souvenirs. J'y ai grandi, puis je l'ai quitté. Aujourd'hui, je vis en ville, pour les études. Et je crois que ce n'est qu'en partant qu'on commence à mesurer ce que cela signifie: «être isolé». Quand on y est, on ne le voit pas, ou du moins on s'y habitue. Alors, peut-être que certains le choisissent, et que d'autres le subissent.

Puis j'ai voyagé, ailleurs, dans d'autres régions de France, d'autres paysages. Cet été, il était question d'un trek dans le Jura, puis de quelques jours en Ardèche. Là aussi, la question de l'isolement s'est imposée. Dans le Jura, nous avons traversé des villages et dormi dans des refuges. Là-haut, il n'y a ni réseau, ni eau potable. Seulement l'hôte et l'autre. Chaque matin, certains montent en montagne pour accueillir quelques randonneurs, mais d'autres y vivent à la saison. Et puis, un jour, nous avons découvert une grotte en flanc de montagne, difficile d'accès, presque dangereuse. Il y était écrit qu'une femme y avait vécu une vie. Plus tard, en auto-stop, j'ai demandé qui elle était. La vieille dame qui nous conduisait nous a raconté son histoire: elle était une ermite, qui avait choisi il y a plusieurs décennies de vivre loin des «villes», guidée par sa foi. Ce jour-là, je me suis dit: «elle, elle a choisi son isolement».

En Ardèche, l'expérience a pris une autre forme. Les routes semblaient abandonnées, les villages perchés, le réseau absent. Tout donnait l'impression d'un retrait, d'une mise à distance du reste du monde. Là encore, la question est revenue: que signifie «être isolé» ici? En allant ainsi sur ces lieux, je comprends que l'isolement n'est pas seulement une distance géographique ou un manque de liens visibles. Il s'agit aussi de l'image que je me fais de l'autre, de ce village dans lequel j'ai grandi, et de ces territoires que je n'ai explorés que

quelques jours. C'est une expérience à la fois personnelle et partagée, où le ressenti d'éloignement se mêle aux perceptions et aux récits des habitants. Comme l'anthropologue américain Lawrence Wylie<sup>01</sup> l'a montré dans son étude sur un village français, c'est en écoutant, en vivant et en rencontrant l'autre, en découvrant ses routines et ses habitudes, que l'on peut saisir ce que signifie vivre en territoire paysans et ce que peut être réellement l'isolement; qu'il s'agisse de mon village de Picardie ou de ces hommes et femmes aux vies différentes dans le Jura et l'Ardèche.

Dans ce va-et-vient entre regard intérieur et extérieur, Je me suis donc demandé: ce village où je reviens, celui de mon enfance, est-il vraiment isolé? Est-ce le bon mot? Ai-je vraiment envie d'assumer et d'imposer ce terme à un village et ses habitants qui, peut-être, ne le ressentent pas ainsi? Ou bien ce mot est-il trop vaste, trop flou, pour décrire des réalités si différentes? Ceux qui vivent ici, en Picardie, mais aussi dans le Jura et l'Ardèche, ressentent-ils la même chose? Ou bien chacun vit-il son propre rapport à l'isolement?





Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*  
*Vers*

*une*

*étude*<sup>II</sup>



Pour mieux comprendre la notion d'isolement, il est nécessaire d'en examiner plusieurs définitions. Dans le Larousse, on trouve :

« Isolement: nom masculin – État d'une habitation, d'un lieu écarté, perdu. – État de quelqu'un qui vit isolé ou qui est moralement seul. – Séparation d'un individu ou d'un groupe d'individus des autres membres de la société. – État d'un pays, d'une ville, d'une région sans relations économiques ou politiques avec les autres. »

Géoconfluences, plus précis lors de mes recherches sur l'isolement rural, quant à lui, évoque les notions de « rural isolé, hyper-rural, rural profond », et les précise ainsi :

« Rural isolé, hyper-rural et rural profond sont trois termes souvent utilisés pour caractériser les espaces ruraux les plus éloignés des villes: les espaces ruraux étant souvent envisagés à partir d'un point de vue centré sur la ville, le vocabulaire utilisé pour désigner ce type d'espaces est souvent péjoratif. [...] L'expression "rural profond" donne ainsi l'impression de "s'enfoncer" dans la campagne à mesure qu'on s'éloigne des villes. Elle est à relier au vocabulaire dépréciatif utilisé pour décrire les campagnes depuis l'étymologie latine de "rustique", "rustre", en passant par les rednecks nord-américains (les "nuques rouges"), et jusqu'à la gloubinka russe (la "campagne profonde"). [...] L'expression "rural isolé" est donc à préférer à celle de "rural profond", en choisissant soigneusement les indicateurs servant à la définir, afin d'éviter les analyses fondées sur des jugements de valeur. »

Au-delà de la géographie, l'isolement peut se comprendre à travers des expériences sociales, culturelles ou spirituelles. Mon objet d'étude principal est mon village en terre Picarde, Heucourt-Croquoison, où j'ai grandi. Cependant, mes visites dans d'autres régions, comme le Jura et l'Ardèche, m'ont permis de confronter mon regard et de me questionner davantage sur cette

notion : certaines formes d'isolement sont choisies, d'autres subies, certaines sont liées à la distance géographique, d'autres à des modes de vie spécifiques ou à la foi.

Ces recherches résonnent alors avec mon village picard. Un territoire que certains appelleraient « le bout du monde » ou « le coin paumé », mais que d'autres nomment simplement « chez eux ». Alors, pour comprendre, je suis retournée là-bas. Je suis entrée chez eux, dans leur quotidien, dans leur intimité. Je me suis promenée dans les quelques rues, j'ai redécouvert les murs, les paysages, les visages tous familiers mais différents. Je les avais connus avec des yeux d'enfant, ceux des 14 juillet, des fêtes de village. Cette fois, c'est un autre regard que je porte sur eux. Celui d'une adulte revenue observer ce qui lui semblait autrefois immuable. Les visages ont changé. Certains ont vieilli, d'autres ne sont plus là. Et puis, il y a les nouveaux, ceux que je ne reconnais pas.

Ils m'ont parlé de leur vie ici, de leur attachement au lieu, de leurs habitudes, mais aussi de leurs renoncements. Et surtout, de cette notion d'isolement, qui est si difficile à saisir, à la fois floue et concrète, parfois pesante. Parfois choisie. Souvent choisie.

À travers ce village, d'autres villages résonnent. Il s'agit d'une monographie sensible, une traversée de lieux et de paroles dans une campagne que l'on dit en déclin, que l'on dit enclavée ou que l'on ignore, parfois volontairement, à force de stigmatisations, réelles ou caricaturées. Ce récit ouvre pourtant sur une réalité plus vaste : celle d'un monde rural pluriel, souvent invisible et trop souvent réduit. C'est aussi une réflexion sur ce qui constitue l'identité rurale, et sur ce que cela signifie aujourd'hui et hier, que de vivre en territoire paysan.

Pour y répondre, j'ai opté pour une méthodologie hybride, mêlant une cartographie sensible du territoire par le travail de la photographie, des entretiens, des observations de terrain. Ce travail s'inscrit dans une réflexion théorique nourrie par les recherches de Benoît Coquard dans *Ceux qui restent*<sup>02</sup>, qui analyse la manière dont les habitants s'attachent à leur territoire et entretiennent des sociabilités spécifiques dans les campagnes en déclin. Il montre comment les liens sociaux, familiaux et communautaires se construisent dans des espaces souvent perçus comme marginaux ou en perte de

population. Et comment ces attaches influencent le choix de rester ou de partir. Ses travaux permettent de comprendre que l'isolement géographique ne signifie pas absence de vie sociale. Il met en lumière la diversité des rapports au territoire et comment ces relations peuvent structurer l'identité et les pratiques des habitants. Ils s'articulent avec les recherches de Geneviève Pruvost dans *Quotidien politique*<sup>03</sup>, un ouvrage inscrit dans une perspective féministe qui étudie les pratiques alternatives, les formes d'autonomie et les résistances discrètes dans les milieux ruraux. Elle s'intéresse notamment à la manière dont les habitants, et en particulier les femmes, inventent des stratégies pour maintenir leur quotidien, préserver leur indépendance ou répondre à des manques matériels et institutionnels, tout en participant à la vie collective. Son approche permet de comprendre comment les habitants négocient leur isolement et réinventent des manières de faire. Combiner ces deux ouvrages, m'a aidée à mieux saisir les dynamiques sociales et identitaires dans ces espaces peu visibles mais jamais vides, et à éclairer la manière dont l'isolement, choisi ou subi, façonne la vie quotidienne, les relations et l'attachement au territoire.

J'ai alors tenté de saisir ce qui fait la singularité de ces territoires. Peu à peu, des thèmes sont apparus: la manière dont l'espace peut organiser la complexité des relations sociales, la mémoire contenue dans les foyers et dans les lieux, la transformation du monde agricole, l'économie du quotidien quand tout semble venir à manquer, l'arrivée de nouveaux habitants porteurs d'autres récits, et les objets: la voiture, la télévision, internet comme passerelles ou coupures du monde.

Ce mémoire suit ce fil: donner à voir, à entendre

25

02

*Benoît Coquard, Ceux qui restent.  
Faire sa vie dans les campagnes en  
déclin. Paris, La Découverte, 2019.*

03

*Geneviève Pruvost, Quotidien politique:  
Féminisme, écologie, subsistance,  
Paris, La Découverte, 2021.*

et à penser. Alors, une question le traverse du début à la fin: que signifie aujourd'hui rester dans un village que d'autres quittent? Que révèle ce choix ou cette contrainte du rapport au monde, de l'attachement et de l'identité rurale? En entrant dans leur paysage, et peut-être aussi dans le mien, ce mémoire tente de raconter une histoire: celle d'un village et de ses habitants.

À travers cette enquête à la fois personnelle et de terrain, j'essaie de répondre à une question centrale: l'isolement géographique façonne-t-il une identité choisie ou subie?

D'autres interrogations émergent: quelle est la part de choix et de contrainte dans l'expérience de l'isolement? Les habitants utilisent-ils eux-mêmes ce terme, et quels mots utilisent-ils pour décrire ce qu'ils vivent?













07

*Sans titre,  
Heucourt, Septembre 2025*





09

*Voiture,  
Heucourt, Septembre 2025*





Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*  
*Cartographier*

*III*  
*l'intime*

04

*Élise Olmedo, Cartographie sensible, émotions et imaginaire, Visionscarto, 19 septembre 2011, consultée 27/05/2025: <https://www.visionscarto.net/cartographie-sensible/>*

05

*Jocelyn Benoist, Concepts, 2010, consulté le 27/05/ 2025: <https://www.actu-philosophia.com/jocelyn-benoist-concepts-258/>*

Je suis en voiture, à trente-cinq minutes d'Abbeville, si la route est dégagée et qu'aucun tracteur ne ralentit le trajet. Selon les saisons, le trajet change: en été, on croise des moissonneuses et des remorques de blé; en automne, ce sont les bennes de betteraves, ou encore en hiver, les remorques de bois. Aujourd'hui, tout est calme. Je quitte Abbeville, où vit mon père, pour rejoindre ce territoire que je connais bien. Après Airaines, la route se resserre et traverse un paysage presque vide: des champs à perte de vue, ponctués de calvaires et de bois. Le seul village que l'on croise sur le chemin est Métigny. Au bout, se dessine Heucourt-Croquoison. Deux noms pour un seul village: à gauche en bas, Croquoison, à droite Heucourt. La bifurcation m'est familière, mais aujourd'hui je la perçois avec une attention nouvelle, celle vouloir cartographier ces lieux.

Les mots d'Élise Olmedo me reviennent: la cartographie n'est jamais neutre, elle traduit un point de vue, une expérience. Je me suis donc penchée sur le concept de la cartographie sensible. En effet, l'article «Conceptualité et sensibilité dans la carte sensible» explore cette tension entre le conceptuel et le sensible à travers une carte réalisée dans le quartier de Sidi Youssef Ben Ali à Marrakech<sup>04</sup>. Cette carte cherchait à représenter les espaces vécus des habitants, en particulier des femmes, en leur donnant la possibilité de matérialiser leurs perceptions, de montrer certains lieux fréquentés, d'en oublier d'autres, ou de signaler ceux ou elles ne peuvent pas se rendre. Ces cartographies sensibles, apparues récemment dans le champ géographique, cherchent à représenter des «spatialités affectives», c'est-à-dire les relations émotionnelles que les habitants entretiennent avec leur environnement, au-delà «des mesures euclidiennes traditionnelles». Comme le souligne Jocelyn Benoist, dans *Concept*, cette idée naît de l'expérience et organise ce que nous percevons: ma cartographie sensible prend donc sens à travers mon expérience du village<sup>05</sup>.

Dans mon village, trois lieux incarnent particulièrement cette cartographie affective. D'abord, ma maison d'enfance, au bout de la rue que l'on suit depuis la route, qui concentre mes souvenirs: les jeux sur la route, les trajets à vélo, l'abribus. Ensuite, la ferme et la maison de mes grands-parents, lorsque l'on remonte la rue, plus qu'un simple bâtiment: mémoire familiale,

travail, transmission, un repère qui dure encore aujourd'hui. Enfin, la salle des fêtes, lieu de rassemblement, de souvenir, et de mémoire collective. Ces trois lieux structurent ma perception du village; le reste la mairie, certaines maisons m'apparaissent plus flou, secondaire, moins chargé de souvenirs précis.

Mais qu'entend Élise Olmedo par «spatialité affective»? Elle considère que la géographie n'étudie pas l'espace en soi, mais les spatialités, c'est-à-dire les multiples manières dont les groupes humains conçoivent le monde par le langage, les pratiques et la production d'images, incluant les cartes. Elle tente de conceptualiser ces façons de «faire des mondes», lorsqu'elle reprend Nelson Goodman. La carte ne désigne pas l'espace en soi, mais une manière de l'appréhender. La carte sensible, comme toute carte, est partielle: elle décrit la spatialité affective comme une spatialité possible, qui permet de visualiser l'expérience, les perceptions et les émotions des personnes qui vivent dans ces lieux.

Éric Dardel, dans *L'homme et la Terre* en 1952<sup>06</sup>, propose de considérer l'espace géographique comme un espace «pâteux», celui du sensible, où les perceptions priment. Béatrice Collignon montre que le savoir géographique des Inuinnait repose sur l'expérience personnelle et la relation émotionnelle au territoire: certains lieux sont investis d'une importance particulière, tandis que d'autres sont délaissés.

«[...] chacun construit un savoir personnalisé issu de sa propre expérience. [...] La pratique, l'expérience personnelle, sont les seules véritables mesures des capacités d'un chasseur. [...] Les Innuinnait sont liés à leur territoire par une relation où l'émotionnel occupe une place de choix. Peu enclins à partager leurs émotions, à confier leurs sentiments, cette relation se devine plus qu'elle ne s'exprime. [...] La plus grande confiance que j'aie jamais reçue à ce sujet est plus que laconique, mais très significative. Alors que je discutais avec une dizaine de jeunes hommes (18 à 25 ans) de mon sujet de recherche [...], l'un d'eux lâcha comme une sentence: "ce qui concerne le territoire, c'est très personnel".»<sup>07</sup>

Dans mon village, cette observation se retrouve : certaines maisons et bâtiments sont centraux (ma maison, la ferme de mes grands-parents, la salle des fêtes), tandis que d'autres sont secondaires ou presque absents de ma perception. Les habitants associent souvent les maisons à des personnes ou à des surnoms. Lors d'un entretien avec la mairesse, elle désigne certains habitants par leur surnom, un geste affectif qui relie les lieux à leurs occupants. Ces limites ne sont pas topographiques mais affectives : elles construisent justement cette « cartographie sensible », faite de liens, d'anecdotes et de souvenirs. D'autres traces participent à cette lecture du village : les sillons laissés par les tracteurs dans les champs, leurs traces sur les routes, les déambulations lors des fêtes du 13 juillet, l'abribus pour les collégiens, ou le cimetière, porteur de mémoire malgré sa fréquentation rare. L'espace vécu se superpose difficilement à la configuration matérielle et métrique ; certaines distances sont perçues comme plus grandes ou plus petites selon l'importance affective des lieux et les souvenirs des habitants.

*« Des souvenirs, j'en ai plusieurs.*

*Toute petite, c'était d'être présente aux différentes manifestations du village : les arbres de Noël, les commémorations, et aussi de participer au dépouillement des élections.*

*Celles qui m'ont le plus marquée, ce sont les élections municipales à la mairie, quand il y avait deux listes ou plus et que certains perdaient face à la liste sortante. Le lendemain, les gens ne se disaient plus bonjour, on voyait des clans se former.»<sup>06</sup>*

41

06

Élise Olmedo & Jeanne-Marie Roux,  
« Conceptualité et sensibilité dans la carte sensible », 2014, consulté le 27/05/2025 : <https://www.implicitations-philosophiques.org/conceptualite-et-sensibilite-dans-la-carte-sensible-12>.

*«Moi, mes souvenirs dont je me souviens le plus,  
c'est quand on jouait dehors, dans la rue. Je ne retiens  
que ça. Des fois, je repense aux 14 juillet,  
les fêtes du 14 juillet, la retraite  
au flambeau quand on déambulait  
dans le village.»<sup>09</sup>*

À la différence des femmes de Marrakech qui utilisaient des bouts de tissu pour matérialiser leur carte sensible dans l'étude d'Élise Olmedo, je le fais par la photo, ou en archivant les souvenirs et anecdotes des habitants. Je prends conscience que chaque personne a sa propre cartographie, mais à travers les discussions et la petite taille du village, certains lieux apparaissent comme «noyaux du village» tels que la mairie, le cimetière et la salle des fêtes. La photographie est un outil paradoxal: au premier abord, elle ne semble pas adaptée à la représentation d'un territoire, car elle ne capture qu'une perspective limitée. Pourtant, comme le rappelle Florian Muzard, elle permet de saisir «la matérialité du lieu et la perception personnelle». Même si elle semble objective, elle peut devenir un outil de subjectivité et d'interprétation, capable de rendre visible ce que l'on ressent face au village, ses distances, ses vides, et l'importance affective des lieux.<sup>10</sup>

Cette «cartographie sensible» que je construis à travers mes photos et les récits des habitants n'est pas qu'une représentation abstraite: elle prend vie dans les maisons, les rues et les paysages. Et pour les appréhender pleinement, il faut entrer dans ces espaces, toucher les archives personnelles, regarder les photos, écouter les habitants et leurs récits et observer comment le temps a façonné les gens et leurs maisons. C'est à travers cette immersion que le village se révèle dans son enracinement et dans ce qui fait cette vie paysanne. Ainsi, pour prolonger ma cartographie «affective» et saisir la mémoire et la vie du village, je me suis plongée dans les archives familiales, les collections photographiques et les entretiens pour raconter le village autrement.

08

*Entretien avec la Mairesse, Florence Vaquer: Quel est le premier souvenir qui te vient quand tu penses au village? 2025, p.185.*

09

*Entretien avec Loézia: Quel est le premier souvenir qui te vient quand tu penses au village? 2025, p.177.*

10

*Bernard Debarbieux. « La photographie, la territorialité et les politiques étatiques des enregistrements », dans La Mission photographique de la DATAR, Paris, La Documentation Française, 2014, consulté le 27/05/2025: [https://www.researchgate.net/publication/383861196\\_La\\_photographie\\_la\\_territorialite\\_et\\_les\\_politiques\\_etatiques\\_des\\_enregistrements](https://www.researchgate.net/publication/383861196_La_photographie_la_territorialite_et_les_politiques_etatiques_des_enregistrements).*









**11**

*Salle des fêtes,  
14 juillet, Arbre de Noël...  
Heucourt, Septembre 2025*



12

*Cimetière,  
Heucourt, Septembre 2025*









Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*  
*Récit*  
*Entre*

*nom* *d'un* *et*

*IV*  
*ancrage*  
*territoire*



Quand je rentre, Marie-Thérèse, ma grand-mère a déjà sorti toutes les photos. Elle me dit en souriant qu'il doit encore en rester planquées quelque part: «C'est 50 ans d'une vie, et même plus.» il y en a énormément.

Je reconnais certains endroits du village, mais les visages, eux, me sont inconnus. Le temps a passé, ils ont vieilli ou disparu. Elle me glisse que «c'est Paul Noterman qui a toutes les archives, il faut que tu ailles le voir.» Mon grand-père entend ça, il descend et dit qu'il va s'en charger. Il attrape son chapeau, sort et revient un moment plus tard: «Paul pourra te recevoir, mais un peu plus tard. Faut le prévenir avant, qu'il ait le temps de tout préparer.» Il appelle aussi son ami Monsieur d'Allery «il a été notaire, il connaît du monde.»

Ici, tout fonctionne par les relations, les connaissances, les anciens réseaux. C'est une forme de hiérarchie discrète mais très présente. «Avoir un nom comme le nôtre, ça compte» me disait-on. «Tu verras, dit notre nom, ils sauront.» Ce que Benoît Coquard décrit dans *Ceux qui restent*, je le vis ici aussi. Certes, il parle des relations entre jeunes, mais cette logique-là traverse les générations. On m'a toujours appris à savoir me présenter, dire les bons mots, les bons noms, à me faire bien voir. Ce n'est pas du piston, pas au sens strict, mais une sorte «d'économie de confiance» comme le mentionne Benoit Coquard. On fonctionne au «je te connais», «je sais que tu viens d'une bonne famille», «tu es fiable». Comme il l'écrit, les opportunités ne passent pas par des annonces. On entend plutôt qu'un poste se libère, qu'un patron cherche quelqu'un de «fiable». Ceux qui restent le font souvent parce qu'ils ont ce réseau stable. Être «déconnecté», ici, c'est risquer d'être mis à l'écart, de s'éloigner peu à peu de la communauté. Et ceux qui sont bien vus, dont la famille est connue, auront toujours plus de portes ouvertes<sup>11</sup>. C'est pareil ici, et à tout âge. Les «vieilles familles» sont connues, dans le village et dans les communes alentour. On les retrouve sur les photos. «Lui, c'est un Vaquer», me dit ma grand-mère la famille de la maire. Sur une autre photo: «Là, c'est le grand-père de papy, Charles, c'est lui qui a construit le château d'eau, sa fille étant morte du typhoïde.» D'après elle, ces familles étaient toutes liées. Les enfants se mariaient souvent entre eux: «Bah oui, on se rencontrait

dans le village même.» Elle-même porte le nom de Nourtier, mais elle est aussi liée aux Vaquer et aux Macret: «Ma tante était mariée avec un Vaquer.»

Alors nous sommes là, posées à côté de la cheminée qui ne fonctionne pas, et je fais un parallèle. Je réalise que, dans ces vieilles maisons, les photos ne sont pas que des souvenirs: elles servent à raconter une histoire, à affirmer une appartenance. Chaque image devient une archive intime, un morceau de preuve que «nous étions là», que «nous faisons partie du village depuis longtemps». Plus on en possède, plus cela semble renforcer l'idée d'une légitimité et d'un ancrage dans le temps. Mon arrière-grand-père a construit le château d'eau, il a été maire d'Heucourt, tout comme l'oncle de Marie-Thérèse, mais à des périodes différentes. Mon grand-père a grandi dans le château construit par ses propres ancêtres, et ma grand-mère a été élevée dans la maison au bout du village, aujourd'hui habitée par d'autres habitants. Ils sont Hollandais. Elle s'attarde sur chaque visage, commente parfois, raconte une anecdote. C'est une transmission, à la fois orale et visuelle. On parle de ces photos avec une forme de fierté, mais surtout une forte nostalgie.

Et puis, dans tous ces papiers, on retrouve un plan. Je comprends que c'est celui d'une partie d'Heucourt. Il est redessiné à la main, au crayon noir, sur une feuille froisée. Une date attire mon attention: «les plans d'après l'ancien plan 1831». Mon grand-père me dit qu'il n'a pas sa place ici. Ce plan devrait être dans ses papiers à lui, où il regroupe tous les cadastres de ses différentes parcelles, accumulées au fil d'une vie de travail comme agriculteur. Lui, il les a gardés en rouleaux. Il n'est pas très à l'aise avec l'informatique, alors il préfère le papier. Ces plans-là, il les ressort quand un voisin lui conteste une bordure de champ, ou quand il ne se rappelle plus si ce petit chemin est communal ou privé. Parfois, il se retrouve avec mon père: «Regarde, là c'est écrit, noir sur blanc, y'avait un chemin ici, et là un fossé.» Ce sont des archives vivantes.

Comme le souligne Marie-Élisabeth Bruel, les archives rurales souvent dispersées entre fonds publics et documents privés sont des «sources de terrain», au plus près des lieux, des personnes, des familles qui les ont produites, transmises.

«Tous contribuent à donner du terroir une vision

étonnamment précise à travers le temps: état des chemins, ruines, type de champs et de haies, ponts, fontaines, croix, moulins, industries, fourches patibulaires...»<sup>12</sup>

Ce que j'observe ici, c'est à la fois une forme de mémorial domestique, et un usage profondément social des archives. On garde les plans comme des preuves, bien sûr, mais aussi et surtout comme des marqueurs d'existence. Ils prouvent qu'on était là, encore. Qu'on a eu cette terre. Qu'on y a planté, bâti, récolté. Il y a dans ces papiers quelque chose de juridique, mais aussi de symbolique. C'est le nom sur une parcelle, c'est une signature au bas d'un acte, un souvenir d'achat ou d'héritage. Et souvent, ce n'est pas tant la valeur monétaire qui compte, que l'épaisseur de l'histoire contenue dans le moindre pli de ces documents et le travail acharné d'une vie entière.

*«Mais nous, on a mis cette machine en route:  
les enfants, le travail, les dettes...*

*On courait sans arrêt. Mais on aimait cette vie-là.*

*Ce n'était pas vraiment un choix réfléchi,  
on s'est retrouvés pris dedans. Puis, la deuxième ferme  
est arrivée, je l'ai reprise, et on était contents d'avancer.»*

*«J'ai adoré ce métier, je travaille depuis  
mes 13 ans. J'étais fait pour être paysan.  
L'école, je n'aimais pas ça.»<sup>13</sup>*

Dans beaucoup de villages, parfois le nom vaut plus qu'un acte notarié. On sait que «c'est chez les Vaquer», que «ce champs la c'est a Bully», ou que «ça, c'est un chemin qu'on prenait pour aller aux bois». Ce sont des archives orales qui circulent

12

Marie-Élisabeth Bruel, «L'apport des archives à l'étude du patrimoine rural: l'exemple des communes d'Autry-Issards et de Saint-Menoux» 2004, consulté le 27/05/2025: <https://journals.openedition.org>

13

Entretien avec Marie-Thérèse wet Yannik: Pourquoi avez-vous choisi de rester ici? Et avez-vous déjà envisagé de partir? 2025, p.170.

tout autant que les papiers. Elles permettent de situer les lieux, les alliances, les disputes et les héritages. C'est là qu'on touche à ce qu'on appellerait «les usages sociaux de l'archive». Selon la Déclaration universelle sur les archives ,

«les archives constituent un patrimoine unique et irremplaçable transmis de génération en génération. Elles sont gérées dès leur création afin de préserver leur valeur et leur signification. Elles constituent des sources d'information faisant autorité, qui soutiennent des actions administratives responsables et transparentes. [...] Elles jouent un rôle essentiel dans le développement des sociétés en préservant et en contribuant à la mémoire individuelle et collective. Le libre accès aux archives enrichit notre connaissance de la société humaine, promeut la démocratie, protège les droits des citoyens et améliore la qualité de vie.»<sup>14</sup>

Elle ne sert pas seulement à se souvenir, elle sert à exister dans un monde rural structuré par les liens, les réputations et les réseaux de confiance. Avoir les bons papiers, c'est aussi avoir le bon nom, la bonne légitimité. Ce n'est pas un hasard si, dans ces régions, certains vont consulter les anciens avant même d'aller à la mairie. «Lui, il sait», ou «il a tout noté». La parole de l'«archiviste» local, même informel, peut valoir plus qu'un extrait cadastral officiel. Mais cela révèle aussi d'une tension : celle entre la mémoire personnelle, vivante et la mémoire administrative, juridique. Certains chemins disparaissent des cartes mais vivent encore par les récits. Certains noms, certaines histoires, certaines traces n'apparaissent plus dans les archives communales. Alors les habitants les gardent chez eux, dans leurs photos. Par méfiance envers l'institution peut-être, ou simplement parce qu'ils pensent que ces mémoires n'intéressent que ceux qui les ont vécues.

Il y a alors, une sorte de «paysannerie archiviste», discrète et non-professionnelle. Ce ne sont pas des anthropologues, mais ils conservent, trient et protègent. Les anciens gardent ce qui compte pour eux : des contrats de vente, des plans faits à la main, des photos d'un champ moissonné il y a 20 ans. Il s'agit de territoire

vécu. Et souvent, c'est cette mémoire non-officielle qui leur donne du sens. La mare vide depuis 60 ans peut réapparaître dans une discussion parce qu'une vieille photo la montre. Un nom oublié peut refaire surface sur une photo annotée au dos. Et l'archive tient alors dans une armoire. Et surtout, dans le geste de transmission, quand on dit: «Tiens, prends-le, ça t'appartiendra un jour.»







15

*Calvaire,  
Heucourt, Septembre 2025*













Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

Chapitre

*La*

*fin*

*des*

*vies*

*paysannes*<sup>v</sup>

15

Henri Mendras, « La fin des paysans  
Vingt ans après », *EcoRev*, 2019,  
(n° 47), p. 101-104, consulté le  
25/08/2025, [https://shs.cairn.info/  
revue-ecorev-2019-1-page-101?lang=fr](https://shs.cairn.info/revue-ecorev-2019-1-page-101?lang=fr)

16

Entretien avec Marie-Thérèse et  
Yannik : Que signifie pour vous  
appartenir à ce village? 2025, p.173.

17

Henri Mendras, *La fin des  
paysans*, Paris, 1967.

Lors de mes entretiens, mais aussi dans mes lectures, un thème revient souvent lorsqu'on parle d'isolement et de transformation des milieux ruraux : la fin des vies paysannes. Mais que signifie réellement vivre une vie paysanne ? Est-ce encore d'actualité ? Les anciennes générations se sentent encore paysans, tout comme celles qui disposent d'une mémoire familiale liée à la terre. Mes grands-parents, par exemple, se considèrent paysans, notamment parce qu'ils ont cultivé la terre toute leur vie.

Henri Mendras affirme que l'expression « vie paysanne » ne désigne pas seulement le métier d'agriculteur, mais un mode de vie global, profondément lié à la terre, à la famille et à la communauté rurale. Le village et la ferme ne sont pas seulement des lieux de travail, ce sont de véritables lieux d'ancrage pour ses habitants. Chez mes grands-parents, l'histoire de la famille s'inscrit dans le paysage du village : chaque champs, bois, château et maison qu'ils ont construit raconte une mémoire transmise de génération en génération. La notion de propriété et de transmission de la terre y est centrale, constituant à la fois un patrimoine matériel et symbolique. Selon Henri Mendras, vivre à la campagne, c'est aussi vivre selon un rythme spécifique, dicté par la nature, avec un travail long et continu qui structure les journées et les saisons. Cette façon de vivre, profondément liée à la terre et à la famille, illustre ce qu'il appelle « la vie paysanne. »<sup>15</sup>

*« Appartenir, c'est ses racines. Ce n'était pas notre choix, mais c'est ce qui nous retient ici.*

*Il y a une histoire, des ancêtres... Mon grand-père, le château. Moi, j'ai continué ; ce sont des racines transmises de génération en génération, avec des souvenirs.*

*Et puis c'est la terre. C'est la terre qui nous nourrit, c'est la terre qui nous porte et moi je m'attache à ça. »*<sup>16</sup>

La fin des paysans, ou du moins de l'archétype que l'on s'en fait : ces hommes et femmes rustres, attachés à leurs vieilles machines, parfois encore aux chevaux va de pair avec la création de la Jeunesse Agricole Catholique (JAC)<sup>17</sup>. Henri Mendras souligne combien ce mouvement a joué un rôle décisif dans la modernisation du monde rural. À une époque où l'on passait directement de « jeune agriculteur » à « chef d'exploitation » sans

autre formation que celle de cultiver la terre et gérer le bétail, la JAC introduit une véritable révolution silencieuse. Ce mouvement ne se contentait pas d'enseigner de nouvelles techniques agricoles, ni de n'être que religieux. Elle offrait des espaces de sociabilité et d'ouverture culturelle: événements, fêtes, sessions de formation, stages de culture générale. Au tournant des années 1960-1970, l'âge d'or de la JAC se traduit par un dynamisme inédit. Comme le souligne Élodie Louchez, en écho aux analyses d'Henri Mendras:

«On ne se contente pas de faire des discours. Il y a des actions à la dimension des jeunes: diffuser un journal, organiser une fête locale, “une coupe de la joie” ou des concours sportifs. C'est la méthode du “voir, juger, agir” qui se discute partout, jusque dans des sessions de formation comme la “semaine rurale” ou des stages de trois semaines, véritables universités populaires pour des jeunes qui n'avaient jamais quitté leur commune.»<sup>18</sup>

Dans les souvenirs de mes grands-parents, la JAC occupe un souvenir marquant. Ils n'imaginaient pas qu'un mouvement religieux puisse offrir une telle ouverture: découvrir autre chose que le travail des champs, accéder à la culture, s'instruire, rencontrer d'autres jeunes et entrevoir un avenir qui ne se limite pas à «n'être que des paysans». Il ne faut pas oublier que la JAC demeure un mouvement catholique et qu'elle porte, de ce fait, un programme d'influence morale. Mon grand-père raconte ainsi qu'il a fini par la quitter, ne se sentant plus en accord avec une doctrine religieuse qu'il jugeait trop présente et pesante. Selon Henri Mendras, la JAC

n'a pas seulement accompagné la modernisation technique, elle a aussi contribué à une transformation identitaire, faisant passer la paysannerie traditionnelle vers une agriculture rationalisée et plus professionnelle.

*«Autrefois, il y avait plus de traditions dans les villages. Par exemple, en hiver, il y avait de nombreuses traditions catholiques. Après, il y avait le JAC dans les villages, les Jeunes Agriculteurs Catholiques. On se réunissait, on y faisait du théâtre, il y avait des lectures».*<sup>19</sup>

L'usage du mot paysan est porteur d'une histoire lourde de sens. Comme l'a montré l'historien Pierre Barral, au XIX<sup>e</sup> siècle, ce terme revêtait une forte charge péjorative: il ne désignait pas seulement l'habitant des campagnes, mais donnait aussi l'image d'un individu «rustre, impoli, grossier», selon les dictionnaires de l'époque. Dans la presse comme dans les discours politiques, il servait souvent à stigmatiser les ruraux, accusés d'ignorance, de retard culturel et de «docilité politique»<sup>20</sup>. Comprendre ce poids symbolique permet de saisir pourquoi, encore aujourd'hui, le mot paysan suscite autant de débats. Si mes grands-parents continuent d'utiliser ce terme pour désigner les hommes et les femmes qui travaillent la terre, beaucoup l'ont abandonné sous l'effet de la stigmatisation et de sa connotation péjorative, lui préférant celui d'«agriculteur», jugé plus professionnel et valorisant. Pourtant, pour les générations anciennes, «paysan» reste plus fort qu'«agriculteur»: il évoque bien plus qu'un simple métier mais celui d'un mode de vie. Celui et celle qui courbe le dos, qui vit au rythme de la terre et des saisons, qui vit avec ses bêtes et consacre toute son existence au travail agricole. Aujourd'hui, il est rare de croiser de «vrais» paysans dans ce sens-là, et plus rare encore de trouver des personnes qui revendiquent ce mot, tant il reste chargé d'un lourd héritage.

Ainsi, derrière la disparition du mot comme derrière celle des multiples fermes au sein d'un même village, c'est tout un monde qui s'éteint: celui d'une vie paysanne traditionnelle, se voulant être fondée sur l'autosuffisance, la solidarité et l'ancrage dans la terre. Si le paysan tel que l'entendaient Henri Mendras ou mes grands-parents semble disparu, il demeure une figure symbolique passée voir même militante. Certains s'en saisissent même comme d'une

revendication, un terme assumé pour affirmer une autre manière de produire, vivre et de se situer face à l'agriculture industrielle. Cette figure continue d'occuper nos représentations, mais aussi nos stigmatisations du monde rural. Plus qu'un métier, elle incarnait une manière d'«habiter la terre» et de faire communauté. Son effacement marque une évolution importante dans l'histoire sociale des campagnes.

19

*Entretien avec Marie-Thérèse et Yannik: Que signifie pour vous appartenir à ce village? Est-ce qu'il y a des traditions ou des habitudes qui ont disparu avec le temps? 2025, p.172.*

20

*Pierre Barral, « Note historique sur l'emploi du terme "paysan" », Études rurales, n° 21, 1966, p. 72-80, consulté le 27/05/2025: [https://www.persee.fr/doc/rural\\_0014-2182\\_1966\\_num\\_21\\_1\\_1265](https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1966_num_21_1_1265).*

















**21**

*Sans titre,  
Heucourt, Septembre 2025*



Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*  
*Habiter*

*la*

*VI*  
*terre*



*«Moi, je me rappelle de quinze fermes.  
Tu te rends compte? Quinze fermes à Heucourt.  
Donc, ça faisait tous les attelages.  
Tu avais des attelages de chevaux rouges, de blancs.  
Il y en avait qui avaient des grelots.»<sup>21</sup>*

La disparition du «village traditionnel» marque une rupture sociale et symbolique majeure: celle du passage d'une société paysanne collective, à une société paysanne moderne individualisée. Nonobstant, si ce monde semble s'être effacé, il en demeure des traces: des manières de faire, de vivre et de s'entraider qui prolongent autrement cet héritage paysan. Aujourd'hui, la vie à la campagne se réinvente sous d'autres formes. Il est vrai, et force est de constater, que cette économie de survie, du moins celle dont parlent Henri Mendras ou encore les anciens des campagnes, est bien éloignée de celle d'aujourd'hui. Autrefois, tout se passait dans le village: on y trouvait de quoi s'habiller, se nourrir, donner naissance, enterrer les morts. Aujourd'hui, il est devenu plus simple et surtout plus accessible de solliciter une aide extérieure qui ne vient plus du village.

En échangeant avec les aînés, j'ai mieux compris la façon dont le village fonctionnait autrefois. Comment les uns et les autres s'organisaient, s'entraidaient, vivaient ensemble. Ce que j'ai perçu n'est pas propre à Heucourt, mais renvoie à un mode de vie plus ancien, partagé par bien d'autres villages. Lors des repas de famille ou au détour d'une discussion, il m'est souvent arrivé d'entendre des bribes de récits: ceux d'une vie d'avant, regrettée par ceux qui en parlent, moins individualiste, plus tournée vers l'entraide et le «faire attention aux autres». Yannik, nostalgique des années passées, me raconte à table, lorsque je lui pose la question :

*«Est-ce que vous trouviez qu'avant,  
il y avait plus une sensation d'appartenance  
à une communauté ?»*

il me répond:

*«Oui, parce qu'on était tous pareils.  
On ne pouvait pas se passer l'un de l'autre.  
Je te l'ai déjà dit, un enfant naissait, il n'y avait pas de  
sage-femme. C'était une femme attirée du village qui  
venait faire les accouchements. On était soudés.*

*Aujourd'hui, la machine, elle a remplacé les gens.  
T'as besoin, tu téléphones, t'as un service.  
Autrefois, c'était ton voisin qui venait le faire.  
On était une communauté, on se quittait jamais.  
T'étais tout le temps ensemble, même si tu t'engueulais,  
tu pouvais pas rester fâché, parce que t'étais obligé  
de pardonner. Parce que trois jours après,  
huit jours après, t'avais besoin de ton voisin.  
Et lui, c'était réciproque. C'était automatique.  
C'était différent.»*

Puis il ajoute :

*«On n'a même plus besoin des gens autour de nous.  
Avant à la naissance, une dame venait.  
Quand quelqu'un mourait, c'était le village  
qui s'occupait de tout : c'était la tante à mamie  
qui habillait le défunt, qui faisait tout le nécessaire.  
C'étaient les gens du village qui portaient  
les cercueils. Aujourd'hui, tu n'as plus qu'à téléphoner  
et payer pour avoir les pompes funèbres.  
Si tu as un bébé, tu vas à la maternité.  
Aujourd'hui, tout est devenu un service payant, partout.  
Avant, on n'avait pas ça. Aujourd'hui,  
tu payes et tu ignores ton voisin.  
C'est la vérité.»<sup>22</sup>*

Ces récits sont ceux de nombreux aînés ayant vu le monde paysan évoluer rapidement, sans toujours parvenir à appréhender la modernité d'un monde devenu plus « individualiste » .

Geneviève Pruvost, dans *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance*,<sup>23</sup> propose une lecture éclairante de cette transformation. Si son ouvrage s'inscrit dans une démarche féministe et écologique, il interroge profondément la disparition des modes de vie fondés sur l'autonomie, la subsistance et la « connaissance du geste »<sup>24</sup>. Son féminisme est ici un féminisme du quotidien : il réhabilite les pratiques invisibilisées, souvent féminines, du soin, de la fabrication, du lien et de la transmission. Elle débute son livre en nous plongeant dans le quotidien d'une femme bengalie à Santiniketan, qui travaille à ciel ouvert pour coudre un matelas. Elle explique que,

22

*Entretien avec Marie-Thérèse et Yannik: Aujourd'hui, est-ce que vous considérez Heucourt comme un village isolé? 2025, p.170.*

23

*Geneviève Pruvost, Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance, Paris, La Découverte, 2021.*

24

*Geneviève Pruvost utilise l'expression «connaissance du geste» pour désigner un type de savoir qui ne passe ni par les livres, ni par l'école, ni par un discours théorique. C'est un savoir incorporé, transmis par l'expérience, la répétition, l'observation et la pratique quotidienne.*

dans cette ville, il existe encore des personnes qui dorment sur des matelas fabriqués par des artisans locaux, eux-mêmes approvisionnés par le berger du coin ou par la femme du bout de la rue. Elle pose ensuite cette question :

« Qui connaît, en Europe aujourd'hui, la chaîne de confection de l'objet sur lequel on passe le tiers de son existence ? On n'a pas davantage idée de la forêt d'où sont issus les arbres de nos charpentes de maison. On est bien en peine de désigner sur une carte les champs de blé et l'adresse du meunier chez qui se fournissent les boulangers du quartier. La norme occidentale contemporaine d'existence, c'est la méconnaissance des mains qui agencent, fabriquent et nettoient les objets de la vie quotidienne. »<sup>25</sup>

En effet, avant la modernisation intégrale du quotidien du « nord globale »<sup>26</sup>, à partir des années 1970, le travail agricole et domestique restait visible : dans les champs, les maisons, les petites usines locales. La plupart des habitants se déplaçaient peu et prenaient le temps d'observer, d'apprendre, comprendre ce qui se fabriquait à proximité. Geneviève Pruvost montre que le monde contemporain s'est progressivement construit sur la séparation du domicile et du travail, la spécialisation des tâches et la disparition du lien direct entre production et usage. Selon elle, « l'enfermement des corps dans les hangars, les usines et les bureaux »<sup>27</sup> a effacé la porosité entre le dedans et le dehors, entre la vie et le travail, qui caractérisait autrefois les campagnes. Le travail a été spécialisé, segmenté, anonymisé : le quotidien, celui du faire ensemble, s'est transformé en un régime industriel et capitaliste. Ce que montre Geneviève Pruvost rejoint les récits d'Heucourt : la disparition d'un monde où le travail et la vie quotidienne formaient un tout. Autrefois, chaque geste avait un visage. Aujourd'hui, tout est devenu service, prestation et marchandise.

Mais cette transformation n'est pas uniforme. Si certains regrettent la perte des gestes collectifs, d'autres témoignent de nouvelles formes d'entraide, moins liées à la production mais toujours bien présentes. Loézia, une jeune habitante du village, me

raconte, lorsque je lui demande si pour elle il y a toujours un esprit de solidarité dans le village :

*«Où, c'est vrai que les gens,  
ils s'entraident beaucoup. Typiquement, cet été, il y a un  
mec qui a enfoncé notre barrière. On était au Portugal,  
il n'y avait que mon frère. Et du coup,  
les agriculteurs du village sont venus remorquer  
le pilier, ils nous ont construit une barrière sur mesure,  
ils ont remis du grillage, tout ça.  
Et la maire du village a même posté sur  
Facebook pour dénoncer ce qui s'était passé.»<sup>28</sup>*

Alors l'entraide demeure, mais elle se manifeste autrement: moins dans la co-production d'un quotidien commun que dans le soutien face aux imprévus, à travers les gestes de solidarité et la bienveillance collective. J'ai grandi moi-même dans cet environnement où la «débrouille» et la subsistance font partie du quotidien. Avant, chez moi, il y a toujours eu des poules pour les œufs, un potager pour les pommes de terre, les radis, les poireaux... Ce rapport direct à la terre, à la saison et à la production de ce que l'on consomme n'est pas exceptionnel: beaucoup de familles du village, de ruraux cultivent encore leurs jardins, échangent des légumes ou des œufs. Ces gestes simples en apparence prolongent l'esprit d'autonomie et de transmission des générations précédentes. Ils traduisent un savoir-faire populaire et une fierté discrète d'«habiter la terre» au rythme de ce qu'elle offre selon les saisons. C'est aussi une forme de «connaissance du geste», pour reprendre l'expression de Geneviève Pruvost. C'est un apprentissage ancré dans les cycles, les météos, les répétitions du quotidien où l'on comprend le monde en le faisant. De même, mes grands-parents continuent de couper leur bois pour se chauffer. Certaines années ils sont aidés par la famille venue «stérer» les bûches avant l'hiver. Le bois qu'ils fendent provient de leur propre terrain, planté par eux-même des décennies plus tôt. Cette pratique témoigne d'une économie du soin et de la prévoyance, propre à une génération façonnée par la culture de l'effort, du travail mais surtout de la transmission.

Ces gestes, inscrits dans une continuité s'opposent à la relative dépendance des nouveaux arrivants souvent appelés «néo-

ruraux», qui se heurtent à la complexité matérielle sociale et culturelle de la vie à la campagne. Le manque de savoir-faire, l'éloignement des services, la difficulté à s'intégrer créent une frontière entre les anciens habitants et ceux qui «viennent d'ailleurs». La campagne devient donc un espace de cohabitation: l'un hérité d'une culture du faire la terre et de «l'autonomie», l'autre fabriqué par des valeurs urbaines de consommation et de mobilité.

*«On est moins consommateurs  
que vous en ville. C'est différent: nous, on ne dépense  
pas beaucoup comparé à la ville. Là-bas, vous êtes  
constamment tentés, alors que nous, on se dit  
"on verra la semaine prochaine", puis 15 jours passent...  
et finalement, on ne l'a jamais fait.»<sup>29</sup>*

25

*Geneviève Pruvost, Quotidien politique.  
Féminisme, écologie, subsistance,  
Paris, La Découverte, 2021, p. 1*

26

*Le «Nord global» fait référence aux  
pays et populations historiquement  
appelés «l'Occident» et qui ont tendance  
à représenter la majorité des pays  
donateurs de «l'aide internationale»*

27

*Geneviève Pruvost, Quotidien politique.  
Féminisme, écologie, subsistance,  
Paris, La Découverte, p.5, 2021.*

28

*Entretien avec Loézia: Tu penses  
qu'il y a un esprit de solidarité  
dans le village? 2025, p.181.*

29

*Entretien avec Marie-Thérèse et  
Yannik: Mais vous, vous ressentez  
cet isolement comme une contrainte  
ou une richesse? 2025, p.172.*









23

*Jardin,  
Heucourt, Octobre 2025*



LEGRAND







**25**

*Sans titre,  
Heucourt, Septembre 2025*







Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*

*VII*

*Néoruraux et sentiment d'étrangeté*

30

Greta Tommasi,

*La gentrification rurale, un regard critique sur les évolutions des campagnes françaises*, *Géocofluences*, 2018, consulté le 12/06/2025: <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/france-espaces-ruraux-periurbains/articles-scientifiques/gentrification-rurale>.

31

Clothilde Roullier,

«Focus – Qui sont les néoruraux ?», *Informations sociales*, n° 164, 2011/2, consulté le 12/06/2025: <https://shs.cairn.info/revue-informations-sociales-2011-2-page-32?lang=fr>.

32

Clothilde Roullier,

«Focus – Qui sont les néoruraux ?», *Informations sociales*, n° 164, 2011/2, consulté le 12/06/2025: <https://shs.cairn.info/revue-informations->

Pour comprendre ce que signifie «arriver» dans un village comme Heucourt, il ne suffit pas de regarder les trajectoires actuelles des néoruraux. L'histoire locale témoigne elle aussi d'expériences d'étrangeté, d'adaptation et d'insertion qui traversent les générations. Le village a déjà accueilli des personnes venues d'ailleurs, obligées de trouver leur place dans un monde rural alors fortement marqué par l'entre-soi.

C'est dans cette perspective que je me suis plongée dans les mémoires écrits de mon arrière-grand-mère, née anglaise, qui raconte son installation en France, puis dans le village d'Heucourt dans les années 1930-1940. Bien qu'elle soit elle-même issue d'un milieu rural britannique, elle est perçue comme étrangère à la communauté. Son expérience rappelle que «venir d'ailleurs» ne dépend pas uniquement de l'origine, sociale ou du mode de vie, mais aussi de l'ancrage local. Un terme s'impose alors pour qualifier ces nouveaux arrivants souvent issus de milieux urbains: celui de «néoruraux». Le terme apparaît pourtant qu'à partir des années 1960, et devient courant autour de 1968.<sup>30</sup>

«“Néoruraux” fait le plus souvent référence aux populations, pour la plupart jeunes, diplômées, d'origine urbaine qui, entre la fin des années 1960 et les années 1970, s'installent dans des espaces ruraux, notamment dans la moitié sud de la France (parmi les territoires investis, l'arrière-pays provençal, les Cévennes, le plateau de Millevaches). Leur installation, parfois en communauté, est marquée par une volonté d'expérimentation de nouvelles formes sociales et un esprit utopique. Elle s'inscrit également dans le mouvement contestataire de la période.»<sup>31</sup>.

À cette époque, le terme renvoie majoritairement à des jeunes générations urbaines qui cherchent un mode de vie plus simple, un éloignement du bruit, de la pollution, ou encore des tensions sociales de la fin des années 1960 et du début des années 1970 notamment après la crise économique de 1973. Qui rebat les cartes de la mondialisation et des mobilités. Ces citadins qui choisissent durablement la campagne inversent en quelque sorte le

mouvement de leurs grands-parents, qui avaient alimenté l'exode rural vers la ville, ses usines, «ses cinémas et ses meubles en Formica»<sup>32</sup>. Mais l'installation des néo-ruraux s'est vu se maintenir courant des années 90.

Dans les années 2000, l'arrivée de ma mère, Françoise à Heucourt illustre le décalage que vivent de nombreux citadins face à la ruralité. Jeune Amiénoise, en couple avec mon père, lui-même natif du village, elle découvre un territoire qui lui semble d'abord lointain, presque étranger. Elle raconte :

*«Alors, mon premier souvenir d'Heucourt,  
c'est la première fois où j'y suis allée avec ton père.  
Pour moi, c'était vraiment le bout du monde.  
Donc, après, quand on a acheté le terrain,  
mon souvenir, c'était ce grand terrain vague, cabossé, avec  
plein de cailloux. On a fait bâtir et puis on s'est installés.  
[...] Et puis c'était... les larmes.  
J'ai pleuré quand je suis arrivée à Heucourt.  
C'était la nuit noire. [...] trop calmes.»*<sup>33</sup>

Ce premier choc, celui du silence, de la nuit, de l'isolement marque un changement radical pour les citadins qui découvrent une ruralité plus éloignée et plus «profonde». À cela s'ajoute la question de la mobilité, essentielle pour comprendre l'expérience des nouveaux arrivants. Habités à pouvoir se déplacer facilement en ville, ils doivent désormais composer avec l'absence de transports publics et une dépendance totale à la voiture .

*«Même pour les enfants: s'ils faisaient des activités,  
c'était automatiquement la voiture. [...]  
S'ils voulaient aller chez un copain ou une copine,  
il fallait les conduire, parce qu'il n'y a pas de  
bus de ville, à part le ramassage scolaire.  
Pour les courses, il faut encore prendre la voiture,  
ne rien oublier, sinon on repart. [...]  
Et puis on était à 42 km de notre travail,  
donc 80 km aller-retour.»*<sup>34</sup>

Cette organisation du quotidien, entièrement restructurée autour de la mobilité, montre à quel point l'installation en milieu rural implique une réadaptation des habitudes. Mais les

ajustements ne sont pas que pratiques: ils sont aussi culturels. Arriver à la campagne, c'est entrer dans un monde de pratiques agricoles, des traditions de savoir-faire, de routines qui ne sont pas celles des citadins.

*«Oui, en tant que citadine, c'est dur.  
Déjà, mes beaux-parents me disaient toujours  
qu'il y avait un fossé entre les gens de la ville et ceux de la  
campagne, et je crois que oui, c'est vraiment une réalité.  
C'est compliqué d'arriver à la campagne quand  
on n'a jamais tondu ou entretenu un terrain,  
même la terre. Moi, j'étais incapable  
de reconnaître un pied d'haricot vert dans le jardin,  
avec les fraisiers. Même la vie des agriculteurs et  
celle des citadins... on n'est pas pareils. Je pense  
qu'il faut être né dedans pour s'y faire.»<sup>35</sup>*

L'apprentissage de la ruralité passe aussi par l'apprentissage de la terre, du jardin, mais aussi des rythmes et des modes de vie propres au milieu agricole. En travaillant à partir de l'article de Fabien Gris, «On ne naît plus paysan, on le devient» dont le titre fait référence à Simone de Beauvoir, j'ai découvert un terme nouveau, celui de: «néo-paysans»<sup>36</sup>. L'auteur montre que la néo-ruralité est un phénomène pluriel: elle concerne aujourd'hui aussi bien des retraités que des télétravailleurs, des personnes en reconversion ou engagées dans une démarche écologique. Le mouvement s'est d'ailleurs renforcé lors de la crise du Covid-19, lorsque, confinés en ville, beaucoup ont aspiré à une vie plus ouverte et proche de la nature. Cependant, l'article s'intéresse à un cas particulier: le

109

33

*Entretien avec Françoise: Peux-tu me raconter ton expérience à Heucourt? 2025, p.191.*

34

*Entretien avec Françoise: Est-ce qu'en tant que citadine, c'était compliqué de rentrer dans le milieu rural? 2025, p.191.*

35

*Entretien avec Françoise:  
Quel est ton premier souvenir  
d'Heucourt? 2025, p.192.*

36

*Fabien Gris, «On ne naît plus paysan,  
on le devient.» Sur quelques récits  
néoruraux français contemporains»,  
Revue des sciences humaines, 2023,  
consulté le 12/06/2025: [https://  
journals.openedition.org/rsh/](https://journals.openedition.org/rsh/)*

passage à la paysannerie. Les récits étudiés racontent un basculement souvent motivé par un rejet du mode de vie urbain tel que le travail de bureau, avec l'impression d'aliénation qu'il produit et par le désir de redonner du sens à son existence. À travers la nature, l'agriculture et le lien direct à la terre, ces néoruraux, devenus néo-paysans cherchent à reconstruire une vie plus cohérente et plus authentique. L'article montre à quel point ces personnes doivent se confronter à un univers déjà bien codifié, avec ses traditions, ses pratiques. Passant de «nouveaux arrivants», ils doivent devenir légitimes dans un monde paysan et d'agriculture. Ce mouvement loin d'être marginal ou utopique interroge finalement nos rapports au travail, à la nature et à l'environnement. Il incarne une mutation possible de la ruralité reflétant les enjeux contemporains: crise écologique, crise du vivant, recherche de sens et réorganisation des modes de vie. Bien sûr, cette volonté d'apprendre et de s'immerger dans un monde inconnu ne va pas sans heurts.

Pourtant, même après plusieurs années passées au village, l'intégration peut demeurer difficile. La «ruralité profonde» s'appuie sur une mémoire locale, qui distingue très clairement ceux qui sont «d'ici» de ceux qui arrivent. Déjà enfant, j'entendais les habitants du village, parents, voisins, anciens, désigner certaines maisons ou certaines familles non pas par leur nom, mais par leur origine: il y avait «les Hollandais» au château, «les Parisiens», «les Portugais». Lorsque je demande à Françoise si l'on peut véritablement «devenir Heucourtoise», et par là entrer dans cette communauté restreinte qu'est celle du vivre ensemble à la campagne, elle me répond :

*«Bah... je sais pas. Parce que, par exemple, tes grands-parents, Florence, ton père, eux ils sont nés là, ils ont vécu leur jeunesse à Heucourt. [...] Et puis même vis-à-vis des gens d'ici, ceux qui sont nés là... on reste des étrangers. [...] Regarde les personnes qui venaient de Paris: on les appelait les Parisiens même si ça faisait trente ans qu'ils habitaient à Heucourt. Notre voisin Albert, qui est portugais, qui vit à Heucourt depuis je sais pas combien d'années... on continue de l'appeler le Portugais. Donc oui, c'est quand même très fermé.»*

*On ne peut pas vraiment "devenir d'ici",  
parce qu'il y a toujours un fossé entre nous,  
les gens qui arrivent, et ceux qui sont nés là.»<sup>37</sup>*

Ce témoignage révèle ce « fossé » symbolique entre locaux et arrivants malgré des années à habiter le territoire.

Alors, l'arrivée de nouveaux habitants, et les profils des néoruraux ont évolué. Alors que les « pionniers » des années 1970 contestaient l'ordre social et cherchaient à expérimenter de nouveaux modes de vie, les néo résidents actuels s'installent davantage pour offrir à leurs enfants une meilleure qualité de vie. Pourtant, une même envie les relie: la recherche d'un ailleurs, d'un espace plus libre, plus respirable, voire plus convivial.<sup>38</sup>

*«C'est une belle expérience.*

*J'y ai vécu plus de quinze ans, je crois.*

*J'ai trouvé des amitiés avec des voisins, et quand je suis partie du village, c'est vrai qu'ils m'ont manqué.*

*Et puis il y avait les réunions comme le 14 juillet, ou la retraite aux flambeaux, qui étaient extraordinaires en ville, on ne connaît pas ça. Ça faisait un peu comme dans les films.*

*Tout le monde se connaît, tout le monde se fait la bise.*

*C'est l'avantage d'être dans un petit village d'une centaine d'habitants: on ne retrouve pas ça dans un village de mille habitants, ni en ville.»<sup>39</sup>*

Mais, comme évoqué ici, cette installation n'est pas toujours simple. Une partie des nouveaux arrivants, bien que séduits par le « décor » rural, sous-estiment le décalage culturel que représente la vie à la campagne. La ruralité exige une adaptation quotidienne, pratique autant que sociale. Mais si l'intégration à la vie rurale demande souvent un apprentissage long, un autre phénomène est venu profondément modifier ce rapport au village et à l'isolement: l'ouverture du monde rural par les technologies, qui ont progressivement transformé la manière de vivre, d'habiter et même de percevoir la campagne.

37

*Entretien avec : Est-ce que tu t'es sentie à un moment Heucourtoise? 2025, p.193.*

38

*Clothilde Roullier, « Focus – Qui sont les néoruraux ? », Cairn, n° 164, 2011/2, consulté le 12/06/2025: <https://shs.cairn.info/revue-informations-sociales-2011-2-page-32?lang=fr>.*

39

*Entretien avec Françoise : Qu'est-ce que le village représentait pour toi? 2025, p.193.*









**28**

*Mairie,  
Heucourt, Septembre 2025*



  
*La Source  
aux Pains*  
BOULANGERIE - PATISSERIE  
BOULENGERIE  
BOULANGERIE

BOULANGERIE

Festival

EN 199-XL



**30**

*Boulangère,  
Heucourt, Septembre 2025*





Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*  
*Fenêtre*

*sur*

*le*

*VIII*  
*monde*

40

*Entretien avec Marie-Thérèse et Yannik: Est-ce que vous pensez que, même si le village était vivant à l'époque, les gens se sentaient isolés? 2025, p.169.*

41

*Thibaut Braymand, « L'allégorie de la caverne: le mythe fondateur de Platon », Major Prépa, 2025, consulté le 12/06/2025, <https://>*

L'irruption des technologies numériques dans les campagnes a profondément transformé la manière de percevoir et de vivre le monde rural. Pour de nombreux habitants, jeunes comme moins jeunes, l'arrivée de ces technologies quelle qu'en soit l'époque a marqué un tournant: la télévision pour nos aînés, le téléphone portable pour les générations des années 1990, et plus récemment le smartphone et les réseaux sociaux pour les jeunes d'aujourd'hui. La télévision, en particulier, a constitué un profond bouleversement pour les générations qui l'ont vue arriver, aussi bien en ville qu'à la campagne. Je me souviens de ma grand-mère maternelle citadine, racontant qu'à son époque, il n'y avait qu'une seule télévision ou une seule radio pour tout un quartier. Les gens se rassemblaient alors pour écouter les nouvelles ou regarder les rares programmes disponibles. À Heucourt, c'était la même chose. L'arrivée de la première télévision dans le village a transformé les habitudes, tout comme l'électricité ou l'eau courante l'avaient fait auparavant. Quand je demande à Yannik:

*«Est-ce que vous pensez que, même si le village était vivant à l'époque, les gens se sentaient isolés?»*

il me répond:

*«Non, ils ne se sentaient pas isolés.*

*Non, c'était pas le cas. Je crois que c'est vraiment après, avec l'apparition de la télévision, que l'isolement a commencé à se faire sentir. La télé nous a fait découvrir d'autres choses, d'autres façons de vivre, qu'il y avait d'autres endroits, d'autres possibilités. Avant, tant que tu n'avais pas de téléphone ou Internet, tu n'avais même pas envie de sortir du village. Tu ne savais pas ce qu'il y avait ailleurs, et donc tu n'avais pas ce besoin. Aujourd'hui, c'est la télé qui nous fait découvrir ces choses, alors on a envie d'aller voir. Mais à l'époque, ça n'existait pas, tu n'avais pas cette curiosité.»<sup>40</sup>*

Ses mots révèlent un paradoxe: la télévision, censée ouvrir le monde, a aussi fait naître un sentiment d'enfermement. Elle a donné à voir ce qu'on ne connaissait pas, éveillant des désirs et des comparaisons jusque-là inexistantes. Alors, je comprends que le monde, la vie ailleurs, ne nous «intéressent» vraiment que lorsqu'on la voit. À la manière de l'allégorie de la caverne de Platon<sup>41</sup>, les

habitants du village avant l'arrivée de la télévision, vivaient tournés vers leurs propres ombres: leur réalité quotidienne et familière leur suffisait. Ce n'est qu'au moment où les images du monde extérieur sont apparues sur l'écran que le besoin d'ailleurs s'est imposé et avec lui, la conscience d'une distance et d'un manque. C'est peut-être à ce moment-là que le « monde extérieur » a réellement commencé à exister pour les habitants des campagnes. Voir d'autres vies, d'autres paysages et d'autres possibilités, à peu à peu nourri l'envie ou peut-être la nécessité de se déplacer. Mais si la télévision a ouvert la fenêtre, la voiture, elle, en a été la porte.

Elle a offert la possibilité concrète d'aller voir ce qu'on ne faisait qu'imaginer: rejoindre la ville, aller travailler ailleurs, etc. À partir de là, la mobilité est devenue une condition de la vie rurale moderne. Pour beaucoup, la voiture est un outil indispensable. J'ai voulu interroger Alain, un habitant du village, qui s'est montré très timide et a poliment décliné ma demande d'entretien. Pendant plusieurs années, il rendait quelques services à mes parents en échange de l'usage de notre voiture. Il venait me chercher au collège, et en contrepartie, il pouvait la garder toute la journée. Cela lui permettait de se déplacer librement, de faire ses courses, d'aller à ses rendez-vous médicaux, de rester autonome. Ici, ne pas avoir de voiture signifie s'isoler. Ne pas posséder son permis ou être trop âgé pour conduire revient à rester « enfermé chez soi ».

Pour beaucoup de jeunes, cette réalité est cruciale. Comme le souligne Benoît Coquard, « la voiture est politique »<sup>42</sup>. Lorsqu'il observe les jeunes travailleurs sur les ronds-points pendant les manifestations des Gilets jaunes, il montre que les nouvelles mesures restreignant son usage, incarnent pour eux, une injustice profonde: celle d'un mode de vie rural où tout est loin, où chaque déplacement devient une question de temps et d'argent. La voiture, dans ce contexte, n'est pas un simple moyen de transport: elle symbolise un accès au monde. En interrogeant Vanessa, une jeune mère de famille, Benoit Coquard illustre concrètement cette tension. Elle dit accumuler les excès de vitesse parce que son quotidien est morcelé: l'école, le supermarché, le travail, la maison, tout est séparé par des dizaines de kilomètres. Elle court après le temps, au sens propre. Comme le note le sociologue, ces jeunes adultes « bouffent de

l'essence», « mangent des amendes », « se font taper par les schmitts » : des expressions qui traduisent une fatigue sociale et économique face à la dépendance automobile. Ces mots disent aussi la peur et la colère d'une génération qui ne choisit pas toujours cette mobilité, mais la subit, dans un monde où ne pas conduire revient à ne plus exister socialement. En effet, chez nous, la plupart des jeunes, dès le lycée, sont poussés à passer le permis : cela devient un sujet récurrent des discussions entre les cours. Dès 17 ans et demi, la majorité d'entre eux le détiennent déjà, prêts à conduire dès leur majorité. Pour des jeunes vivant en ville, cette contrainte peut sembler excessive : certains ont plus de 25 ans et ne l'ont toujours pas, bénéficiant de transports en commun et de services accessibles. Dans nos villages, la situation est différente : posséder le permis permet non seulement de se déplacer pour travailler ou faire ses courses, mais aussi de sociabiliser, de sortir, d'aller en soirée, et de maintenir des liens sociaux essentiels.

*« Il rendait service à tout le monde.*

*Il n'y avait pas de voiture, pas de moyens  
de transport. Il fallait qu'il aille  
chercher les gens au train ou faire n'importe  
quelle course pour le village. Je m'en souviens bien. »<sup>43</sup>*

Je me rappelle aussi de ma première sortie seule, après avoir eu mon permis et une voiture : j'étais allée chercher deux amies dans les villages autour d'Heucourt : Airaines et Bettencourt-Rivière. Il n'était pas question de faire grand-chose, simplement de rouler, de sillonner les routes de campagne, de pouvoir simplement se mouvoir par soi-même. Je me souviens aussi du premier téléphone portable, puis de la première installation de Snapchat : pendant les

42

*Benoît Coquard, Ceux qui restent.  
Faire sa vie dans les campagnes en déclin,  
Paris, La Découverte, 2019, p. 23*

43

*Entretien avec Marie-Thérèse et  
Yannik : Et ton oncle Mamie était  
maire d'Heucourt ? 2025, p.169.*

grandes vacances au village, les journées pouvaient paraître longues, et ces outils nous permettaient de garder le lien, d'éviter les appels sur le téléphone fixe pour savoir s'il était possible de venir à vélo. L'une de mes voisines me confiait :

*« Dès que tu voulais bouger, il te fallait  
une voiture ou un autre moyen de transport,  
et nous, on était jeunes, on n'avait pas ça.  
Mais dans notre "malheur", si je peux appeler ça comme ça,  
on avait quand même de la chance.  
On avait des potes qui venaient des villages à côté,  
comme Eline et France, qui arrivaient en vélo. Et  
puis vous (mon frère et moi) habitiez à côté,  
donc étant enfants, on s'amusait de fou.  
Je n'ai pas ressenti l'isolement à ce moment là.  
Après, j'avoue que mon regard a changé en grandissant.  
Et puis maintenant que j'ai le permis, la distance  
n'est plus une contrainte enfin, cela me semble  
plus simple de me déplacer qu'à 15 ans. »<sup>44</sup>*

Ces mots expliquent combien pour les jeunes ruraux, la mobilité structure les relations sociales. La voiture comme le vélo autrefois devient un outil d'émancipation, mais aussi de lien. Benoît Coquard, dans *Ceux qui restent*, montre combien cette « bande de potes »<sup>45</sup> joue un rôle central dans la vie quotidienne de ces jeunes : c'est elle qui occupe l'espace public, qui donne un rythme aux soirées, aux trajets et aux week-ends. Dans un monde où tout est dispersé les lieux de travail, les amis, les loisirs. La voiture devient l'instrument de la sociabilité. Elle permet d'aller « chez les autres », de se retrouver, de sortir du cercle familial. Sans elle, la vie sociale se réduit, et l'ennui, l'isolement prend le dessus. En ce sens, mes souvenirs rejoignent ceux que décrit Benoît Coquard : cette envie de « bouger un peu », de « voir les copains des villages d'à côté », mais aussi pouvoir se déplacer aux soirées improvisées dans les maisons voisines sans dépendre de personne, se retrouver au supermarché ou rester dans une voiture garée à traîner sans but. Des formes simples de sociabilité, fondées sur la mobilité, la « débrouille »<sup>46</sup> et l'amitié, qui restent au cœur de la vie en ruralité et surtout de la jeunesse rurale.

44

*Entretien avec Loézia: Quel regard tu portes sur ton village natal? Est-ce que ça a changé à tes yeux depuis que tu es partie? 2025, p.178.*

45

*Benoît Coquard, Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin, Paris, La Découverte, 2019, p. 129.*

46

*Chez Benoît Coquard, dans Ceux qui restent, la «débrouille» renvoie à une manière de s'en sortir dans des milieux ruraux où les ressources économiques, professionnelles et institutionnelles sont limitées. C'est une compétence sociale et pratique qui devient indispensable pour maintenir une stabilité de vie.*



















Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Chapitre*

*Disparaître*

*avec*

*le*

*IX*  
*village*



Si la jeunesse et les nouvelles générations proposent de nouvelles manières d'appréhender le territoire et de penser l'entraide, cela contraste souvent avec les personnes âgées qui regrettent le village d'autrefois. Parfois avec raison, parfois simplement par habitude d'entretenir l'idée que «c'était mieux avant». Le village tel qu'on l'imagine, tel qu'on le raconte et tel qu'on le représente a disparu. Aujourd'hui, beaucoup de villages sont devenus des villages-dortoirs, de simples points dans le flux entre la ville et le domicile des habitants. Ce n'est d'ailleurs pas une disparition récente. Comme évoqué dans le chapitre VI la modernisation des années 1960 et 1970 dans les campagnes du «Nord global», a profondément transformé la vie rurale. L'arrivée des usines, tout comme l'installation progressive de nouveaux équipements a modifié les dynamiques locales. Dans bien des cas, cela a apporté des améliorations réelles. Malgré tout, cette modernisation a laissé derrière elle une forme de rupture. Les aînés décrivent souvent la vie d'avant comme rude, parfois misérable surtout pour les familles nombreuses. Cette mémoire est racontée par les récits de Marie-Thérèse, qui se souvient de la période où les usines d'Airaines ont bouleversé l'organisation sociale du territoire. Elle raconte :

*«Déjà, quand il y a eu les usines sur Airaines, toutes les grandes familles sont parties là-bas. Les gens avec 5, 6 gosses, ils sont partis tous la bas pour travailler. Pour eux, ça a été formidable.»*

Elle ajoute :

*«Oui puis après, ils avaient des logements de fonction. Une cuisine. Une salle de bain. Ici, ils n'avaient rien. T'as des gens qui vivaient... Moi, je me rappelle avoir été dans des familles. Il fallait que tu fasses attention quand tu arrives à la porte de la maison. Les gosses, ils faisaient caca là-devant. Il n'y avait rien. Il n'y avait rien du tout. Je me demande s'il y avait pas de la terre dans la maison? Il n'avait pas de carrelage. Mais ce sont les femmes et les enfants qui ont apprécié partir du village.»*

Puis encore :

*«Oui, ça a été mort d'un seul coup,  
du jour où il y a eu la création des usines à Airaines,  
l'école a disparu, le café a disparu,  
la forge n'y était plus. Ils sont tous partie là-bas.  
Tu sais qu'ils crevaient de faim à la campagne?  
Les femmes elles n'avaient rien,  
elles allaient glaner pour nourrir deux trois poules.»<sup>47</sup>*

Ces témoignages résonnent avec ce que décrit Geneviève Pruvost dans *Quotidien politique*. La vie quotidienne n'était pas simple, encore moins pour les femmes souvent cantonnées à des tâches, invisibilisées et dépendantes d'un cadre social étroit. Ce rappel nuance fortement l'idée romantique d'un village idéalisé. Le «c'était mieux avant» n'est pas une vérité universelle. Pour beaucoup, la modernisation signifiait accès au confort, à un revenu plus stable, à des infrastructures qui transformaient enfin les conditions de vie.

La disparition progressive du village s'accompagne aussi de la perte de figures sociales structurant autrefois la communauté: le curé, le maître d'école, l'instituteur, le maréchal-ferrant, ces personnages qui faisaient tenir un monde local. Le maire conserve encore une place importante, mais il ne résonne plus comme un «chef de village» au sens ancien, proposant aujourd'hui d'autres façons de faire. Alors, si l'ouverture des usines ou la création d'écoles dans des bourgs plus importants ont pu apparaître comme une chance, elles ont aussi contribué à déplacer le centre de gravité des pratiques du quotidien. Les villages sont devenus périphériques. Pour les citadins, ces bourgs d'autrefois sont aujourd'hui qualifiés de «villes rurales». Pour les habitants, ce sont des points d'ancrage vers lesquels tout a

convergé, parfois au prix du dépérissement des petites communes.

La disparition du village ne s'exprime pas uniquement à travers des dynamiques économiques ou des transformations de services. Elle se joue aussi dans des dimensions plus sensibles, presque imperceptibles pour qui ne les a pas vécues. Yannik, plus attentif à ce registre-là, me parle de la disparition du bruit. Cette remarque m'a frappée, parce qu'elle ouvre une autre manière de comprendre ce qui s'efface. Le bruit, c'est le vivant. C'est la mémoire sonore d'un lieu, tout ce qui le rend habité. Yannik se souvient d'un village animé et traversé de sons multiples. Il évoque la forge, les femmes qui discutaient au bord des routes, le cochon égorgé dont les cris résonnaient dans tout le village, les grelots des chevaux. À travers son récit, il nous donne à imaginer ce que pouvait être le village, non seulement visuellement mais aussi dans sa manière d'être entendu et ressenti. Ce sont des sensations disparues et avec, des pratiques. Aujourd'hui la cadence n'est plus la même. Ces bruits ont été remplacés, transformés voire parfois disparus.

De mon côté, mes souvenirs sonores sont tout autres. Je me rappelle peut-être des moissonneuses, avec leur bip de recul qui résonne les nuits d'été en période de moisson. Aussi la boulangère qui klaxonne pour annoncer l'arrivée du pain. Ou encore les vaches qui beuglent quand on leur enlève leurs petits. Ce ne sont pas des sons aussi présents, ni aussi chargés que ceux que décrivent les anciens, mais ils évoquent malgré tout un monde rural encore vivant à leur manière. Les paroles de Yannik permettent de mesurer à quel point le bruit construit un paysage et un souvenir pour celui qui l'a vécu. Il raconte :

*«Et puis, tu entendais les bruits du village,  
tu entendais le charron qui coupait des arbres.  
Ça faisait un bruit particulier. Et ça, tous les jours.  
Tu entendais le forgeron qui tapait sur l'enclume.  
Ça résonnait beaucoup. Mais ça, c'était des bruits normaux.  
Tout le temps. Ça faisait du bruit sans arrêt.  
Après, il y avait la vie partout.  
Il y avait des chiens, des oies, des canards.  
C'était la vie. Ils tuaient le cochon.  
Forcément, la bête, elle criait.»*

Puis encore :

*« Tout le monde marchaient à sa cadence.  
Mais c'était très vivant. Il y avait des marchands,  
des commerçants. Oui, puis les gens, ils vivaient,  
ils riaient. Ce n'était pas la course, mais c'était vivant.  
Ils parlaient. Tu ne pouvais pas traverser la rue là-bas.  
Tu avais 5, 6 femmes qui parlaient. Je te dis, les femmes,  
elles n'allaient pas au travail. Elles étaient chez elles.  
Mais c'était vivant, que tu sois en haut, là-  
bas ou là-bas, il y avait de la vie. »<sup>48</sup>*

Ces bruits racontent un monde disparu. Ils expriment aussi la densité sociale d'un village mais aussi ses rythmes et son quotidien. Alors, bien qu'avant la disparition des villages se manifestait comme évoqué au-dessus, aujourd'hui elle passe aussi par la fermeture des services publics, la disparition des écoles, non seulement dans les villages autour d'Heucourt mais aussi dans des communes pourtant moins rurales. Cela renforce l'idée qu'il faut désormais se déplacer pour accéder à tout, que le quotidien ne peut plus se vivre sur place. Le village devient un lieu qu'on traverse plutôt qu'un lieu qu'on habite.

*« Même pour voir un médecin  
ou aller à l'hôpital, il faut prendre la voiture  
et faire un bout de chemin. »<sup>49</sup>*

Cette transformation modifie également les trajectoires de vie et crée une distinction entre ceux qui restent et ceux qui partent. Les uns et les autres n'évoluent plus dans les mêmes conditions, ni avec les mêmes attentes. Alors, ce mouvement, qu'il soit choisi ou contraint, influence la manière dont le village se maintient et se transforme.

48

*Entretien avec Marie-Thèrese et Yannik:  
Et aujourd'hui vous pensez partir?  
2025, p.167.*

49

*Entretien avec Marie-Thèrese et Yannik:  
Et aujourd'hui vous pensez partir?  
2025, p.171.*



Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

Chapitre  
*Partir*

*ou*

X  
*rester*



Dans les campagnes, la distinction entre «ceux qui restent» et «ceux qui partent» traverse l'ensemble des générations. Elle transforme la vie sociale, les trajectoires individuelles et l'évolution des territoires ruraux. Partir ou rester n'est jamais un geste neutre. C'est un choix ou une contrainte qui dépend d'un ensemble de facteurs sociaux, économiques, culturels et familiaux. Les travaux de Benoît Coquard montrent bien que ces mobilités ne doivent pas être pensées uniquement comme des déplacements géographiques. Elles traduisent aussi un tri social, où les ressources dont disposent les individus jouent un rôle décisif.

Dans certaines régions, les hommes trouvent plus facilement un travail sur place, tandis que les femmes, pourtant souvent plus diplômées en milieu populaire, sont davantage poussées à partir pour poursuivre leurs études ou trouver un emploi à leur niveau<sup>50</sup>. Chez les jeunes, la décision de partir se joue souvent au moment «du bac»: c'est à ce moment que se pose réellement la question de quitter nos «coins paumés». Mais aussi, en ce qui concerne les études, partir n'est pas à la portée de tout le monde. Cela suppose de disposer d'un certain capital culturel et matériel, ainsi que de savoir se repérer dans l'univers de l'enseignement supérieur.

Quand je me retrouve avec mes amis, celles et ceux avec qui j'ai grandi, nous évoquons parfois d'anciens camarades que nous ne côtoyons plus. Ce n'est pas par envie de commérage, mais pour raviver certains visages «populaires» de notre scolarité. On apprend par les réseaux sociaux ou par les «on dit» que l'un a perdu son permis, qu'un autre est resté vivre dans la région ou dans le village voisin, que certains ont déjà eu un enfant, acheté une maison...

Ces trajectoires nous surprennent: la plupart d'entre nous sommes encore étudiants, au début de la vingtaine, alors que celles et ceux avec qui nous avons grandi souvent issus de milieux sociaux différents suivent des chemins déjà très éloignés du nôtre. Même dans nos propres groupes d'amis, les parcours divergent fortement: certains ont déjà un travail, d'autres sont partis vivre dans de grandes villes ou à la capitale, tandis que certains sont restés dans la région, pour exercer des métiers locaux tels que pharmacienne ou infirmière. Ce que décrit Benoit Coquard est une réalité que nous vivons. Beaucoup de mes amis, nés dans les villages autour d'Heucourt, étaient déjà perçus comme de «bons élèves», issus de familles intermédiaires<sup>51</sup> et destinées à poursuivre leurs études après le bac. Et pourtant, certains ont été perdus de vue. Benoit Coquard donne l'exemple de Cindy, qui explique ne plus avoir grand-chose en commun avec ses amies restées au village depuis qu'elle a poursuivi des études ailleurs, rencontré d'autres milieux sociaux et vécu d'autres expériences. La plupart de «ceux qui partent» souvent étudiants coupent naturellement les ponts ou s'éloignent de certains amis d'enfance, ils sont «ceux qui restent».<sup>52</sup>

Et puis «se barrer», passer d'un département français à un autre n'est évidemment pas un déracinement culturel au sens fort<sup>53</sup>. Mais ce déplacement pour le sociologue, à l'échelle d'un petit pays comme la France, implique un franchissement de frontières sociales. Pour beaucoup de jeunes ruraux, parcourir une heure ou deux de route peut suffire à bouleverser leur rapport au monde. Et puis, partir, c'est aussi courir le risque de ne pas se sentir à l'aise dans d'autres milieux sociaux, économiques et culturels.

*«Depuis toujours, je me disais :*

*“Vite que je me barre de là !”*

*Y avait cette envie de sortir, de découvrir autre chose,  
de vivre un peu.»<sup>54</sup>*

Ce désir de partir, de «voir ailleurs», est réel. Mais il s'accompagne souvent d'une ambivalence que Benoit Coquard décrit très justement. Car, il dit:

*«Lorsqu'ils sont ensemble, les jeunes ruraux [...] se montrent, entre potes, fiers de leurs styles de vie, de leurs goûts et de leurs jugements de valeur,*

51

*Les familles de classe moyennedites intermédiaires sont définies comme des ménages qui investissent de manière significative dans l'éducation et les qualifications de leurs enfants, considérant l'éducation comme un moyen de mobilité sociale et une façon d'affirmer leur statut social.*

52

*Benoît Coquard, Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin, Paris, La Découverte, 2019, p. 77.*

53

*Benoît Coquard, Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin, Paris, La Découverte, 2019, p. 78.*

54

*Entretien avec Loézia: Aujourd'hui, quel regard tu portes sur ton village natal? 2025, p. 177.*

alors qu'ils sont relativement mal à l'aise dans des situations sociales mixtes. [...] Ils s'étaient inquiétés d'être caricaturés par mon livre comme des «ploucs» ou des «bouseux» [...] car, à un moment de leur vie, ils ont quitté leur milieu rural d'origine et expérimenté des espaces sociaux moins homogènes, où leurs manières d'être et de penser étaient remises en question, voire stigmatisées.»<sup>55</sup>

En parlant avec quelques amis ruraux qui ont fait des études supérieures dans des milieux «artistiques», on se rend compte que ce n'est pas matériellement difficile: on a les moyens concrets de suivre les cours, de se loger... mais sur le plan culturel, l'écart peut être réel. Beaucoup décrivent le même décalage pour réussir à se sentir à leur place dans une école d'art ou de design, dans des milieux où beaucoup d'étudiants viennent de familles plus aisées culturellement, souvent urbaines, parfois parisiennes.

Nombre d'entre eux ont grandi dans des environnements où l'art, la culture et la création étaient valorisés très tôt. Ils évoluent avec une certaine aisance, habitués à revendiquer leur légitimité et à se projeter facilement dans des carrières artistiques ou créatives.

De là où je viens, les normes culturelles sont différentes. Entrer rapidement dans le monde du travail est perçu comme une forme de réussite, parce qu'un emploi stable représente la sécurité, la preuve qu'on «s'en sort». Les longues études sont parfois considérés comme quelque chose d'abstrait, voire d'inutile, surtout lorsqu'elles mènent à des domaines dont la finalité concrète n'est pas immédiatement visible. Dans ce contexte, j'ai vite compris que même dans des écoles situées près de chez nous, les appartenances sociales et culturelles continuaient de structurer les manières d'être, de parler, de se comporter ou d'envisager son avenir.

De même que lorsque je reviens par chez moi, il m'est parfois difficile d'expliquer mes études à mes parents ou à ma famille. Ils ne rejettent pas ce que je fais, mais plutôt, ils ne comprennent pas toujours l'utilité ou la nature de mon futur métier. Le design, dans leur regard, n'est pas immédiatement associé à quelque chose de concret ou de nécessaire. Pour eux, ce n'est pas vraiment

un « métier utile » au sens traditionnel du terme, et ils me présentent souvent avec « affection » ou par simple ignorance comme « l'artiste de la famille », celle qui « fait de l'art ». Cette incompréhension n'est pas un jugement, mais le reflet de mondes sociaux qui ne reposent pas sur les mêmes références, les mêmes attentes et les mêmes manières de donner de la valeur aux parcours des jeunes.

Et puis dans ceux qui restent et ceux qui partent, il y a ceux qui reviennent. Ceux qui, après avoir tenté une vie ailleurs, des études, un travail, finissent par revenir vers le village, parfois par désir, par hasard, parfois parce que « ça s'est fait comme ça ».

*« Quand on est jeune, on ne sait pas de quoi l'avenir sera fait. En 2008, quand je me suis présentée comme conseillère, je ne savais pas si j'allais rester dans le village. Et puis, j'ai eu l'occasion d'acheter une maison dans le village et de rester près de mes parents, de mes grands-parents, tous réunis dans la même rue. En fait, notre destin, dès la naissance, il est déjà un peu tracé. »<sup>56</sup>*

J'ai souvent entendu mon père me dire : « Tu verras, on revient toujours à nos racines. » Lui-même est revenu, ayant réhabité pendant vingt ans à quelques pas de sa maison d'enfance, avant de s'installer dans un autre village, sans jamais vraiment quitter la région.

Benoît Coquard a intitulé son livre *Ceux qui restent*. Un titre qui résonne presque comme une fatalité : rester, parfois par choix, parfois parce qu'on ne voit pas d'autre option. Rester parce que le monde d'où l'on vient nous retient, parce qu'on n'a pas les

ressources pour partir, ou simplement parce qu'on s'y attache malgré tout. On reste à force, par habitude, par nécessité ou par fidélité à un lieu et à ceux qui l'habitent. C'est particulièrement vrai pour les plus âgés, ceux qui ont bâti, récolté, élevé des enfants ici, ceux qui ont construit toute leur vie dans le village et pour qui partir serait presque un arrachement. Mais rester n'est jamais un geste simple. Cela peut être une décision assumée, un hasard de trajectoire, ou la conséquence d'un manque de moyens, d'opportunités, ou d'un univers social où l'idée même de mobilité paraît abstraite.

*«Quand le notaire nous a proposé cette autre ferme  
à Airaine, c'était une belle opportunité.*

*Mais on a dit non. On ne voyait pas le sens de partir.*

*On aurait pu. Peut-être qu'aujourd'hui,  
on l'aurait fait. Mais on est comme ça.*

*On est des terriens, trop attachés à notre terre.*

*Moi, j'aimais mon tracteur. J'embrassais mes chevaux.*

*Dans les champs, quand j'étais fatigué, j'allais les caresser.*

*Quand il pleuvait, j'étais tout seul.*

*J'ai passé des après-midis couché sur le dos de mes chevaux.»<sup>57</sup>*

Alors, pour répondre aux questions du début après cette enquête de terrain, des récits de vie et la lecture d'ouvrages théoriques, je comprends mieux que l'isolement n'est ni entièrement choisi, ni entièrement subi. Il s'inscrit dans un ensemble de trajectoire familiale, une éducation, une économie locale, des opportunités saisies ou manquées, un rythme de vie qui emporte les décisions sans qu'on s'en rende toujours compte.

Beaucoup ne se sont réellement demandé «pourquoi rester?» ou «pourquoi partir?» que lorsque je leur ai posé la question. Certains ne se sentent pas isolés, au contraire, ils y voient une chance de vivre ici. D'autres sont partis, par désir ou par obligation. Et d'autres encore n'ont simplement pas pu partir.

Et peut-être que tout se résume ici, dans ces mots:

*«C'est mon pays, Heucourt. Je l'aime bien.*

*Il est beau. C'est mes racines.*

*Non, je n'ai jamais pu partir.»<sup>58</sup>*

57

*Entretien avec Marie-Thérèse  
et Yannik: Vous n'avez jamais  
pensé à partir? 2025, p.171.*

58

*Entretien avec Marie-Thérèse  
et Yannik: Vous n'avez jamais  
pensé à partir? 2025, p.171.*









37

*Vue d'en haut,  
vue sur le village,  
en haut, ferme et maison familial.  
Heucourt, Septembre 2025.*



Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Enquête*  
*Récits*

*de*  
*et*

*terrain*  
*entretiens*



Je me suis rendu à Heucourt-Croquoison, un village isolé d'une superficie de 5 km<sup>2</sup>, en empruntant l'une de ses trois routes d'accès, celle en provenance d'Airaines. Tout au long du trajet, je n'ai rencontré aucun passant, seulement deux tracteurs en activité: l'un épandant de l'engrais, l'autre équipé d'une charrue. La route étant étroite, j'ai dû me ranger sur le bas-côté pour leur laisser le passage. Aucun panneau ne permet d'indiquer la direction du village.

Arrivée, j'ai commencé par parler avec ma grand-mère, Marie-Thérèse. On a discuté un moment avant qu'elle ne m'explique qu'autrefois, le village était situé sur le plateau, sur les terres du haut, avec l'église. C'est pour cette raison que le château aurait été construit en hauteur. Aujourd'hui, le village se trouve en bas, dans ce qu'ils appellent la «cuve», mais personne ne sait vraiment pourquoi il a été déplacé. Il y avait quatre ou cinq grandes familles dans le village: les Vaquer, les Faquet, les Delassus, les Macret et les Danzel d'Aumont. D'après ma grand-mère, ces familles étaient étroitement liées, car les enfants se mariaient souvent entre eux. «Bah oui, on se rencontrait dans le village même», m'a-t-elle dit. Elle-même porte le nom de Nourtier, mais elle est aussi de la famille des Vaquer et des Macret: «Ma tante était marié avec un Vaquer». Mon grand-père arrive, il se pose à la table de la cuisine, un café. L'entretien peut commencer.



***Quel est le premier souvenir qui vous vient  
en tête quand vous pensez au village ?***

Yannik: Le premier souvenir que j'ai c'est quand je suis enfant, c'est le jour de mon accident. Papa, il me redescend comme un fou, là, (montre la direction du chemin) par le petit chemin du tracteur. C'est mon premier souvenir. Mon père est affolé. Il ne reprend même pas le chemin de la route. Il descend comme un fou. Après, ça vient des Noël's. Les Souvenir de se relever la nuit pour aller à la messe. C'est un souvenir qui est important. Il fait froid, on sort du chateau, on est dans la neige. On va à l'église du village. On est pas très bien couverts. On revient. Il n'y a pas de sapin quand on revient. On va coucher.

***et toi Mamie ?***

Marie-Thérèse: Moi, je suis née à Bocamp. J'avais un oncle à Heucourt. La première chose qu'il faisait quand j'avais des jour de vacances, il arrivait pour venir me chercher. Je passais toutes mes vacances à Heucourt. Mon souvenir c'était à la ferme, avec ma tante. Je voulais m'évader de chez mes parents; et puis il y avait pleins de jeunes à Heucourt, on faisait des grandes bandes. Il y avait des jeunes de mon âges, on s'amusait dans les rues, il y avait beaucoup de monde.

***Et il ressemblait à quoi le village ?***

M: Moi, je me rappelle qu'il y avait beaucoup de monde. Les gens...personne n'était pressé. On était dans la rue, tout le monde.

Y: Oui, il y a eu 40 enfants à l'école (la mairie actuelle). Moi, je me souviens, quand on descendait à l'école, il n'y avait pas de clôture. Il y avait la cour de récréation là-devant. Quand c'était l'heure, la cloche sonnait. On rentrait. On était tout le temps en bande. Des fois, on était bien. Des fois, on se foutait des raclées. On s'amusait bien. Il y avait les grands qui devaient chacun à leur tour, allumer le feu de l'école. Des fois, on ne pouvait pas rentrer tellement que ça fumait. Je me souviens, ceux de Croquoison (village en bas d'Heucourt), on les plaignait, ils venaient en plein hiver. Ils faisaient le trajet quatre fois par jour. les pauvres. Dans la neige, à pied.

M: Et puis il y avait le café; dans le café, tu sais, il y avait des grands boccas avec des bonbons. On passait, je me

rappelle. On allée chercher des bonbons. On prenait 2-3 bonbons.

*Il était ou le café?*

M: Il était où, le café? À la place de... comment elle s'appelle? Francine. En face de la pâture à Alex.

Y: Mais en fait, le village vivait... Regarde, tu descendais. Il y avait des grand-mères retraitées. Ça va te faire rire, mais c'était comme ça. Elles attendaient le passage des chevaux pour ramasser les crotins. Pour mettre dans leur jardin. Pour faire du fumier. Le village vivait à chaque coin. Les femmes, elles ne travaillaient pas. Elles élevaient leurs enfants. beaucoup étaient dans la rue à parler. Après, tu avais tous les attelages. Moi, je me rappelle de 15 fermes. Tu te rends compte? 15 fermes à Heucourt. Donc, ça fait tous les attelages. Tu avais des attelages de chevaux rouges, de blancs. Il y en avait qui avaient des grelots.

*Mais qu'est ce qui le rendait vivant?*

Y: Ça faisait du bruit, différents de maintenant. Ça faisait du bruit parce qu'il n'y avait pas de pneus. C'était les roues en fer. Il n'y avait pas de goudron. Moi, je me rappelle pas du goudron. Et puis, tu entendais les bruits du village, tu entendais le charron qui coupait des arbres. Ça faisait un bruit particulier. Et ça, tous les jours. Tu entendais le forgeron qui tapait sur l'enclume. Ça résonnait beaucoup. Mais ça, c'était des bruits normaux. Tout le temps. Ça faisait du bruit sans arrêt. Après, il y avait la vie partout. Il y avait des chiens, des oies, des canards. C'était la vie. Ils tuaient le cochon. Forcément, la bête, elle criait. Moi, je ne l'ai pas connu. Mais avant, les gens venaient faire boire leurs vaches dans la mare. Mais elle n'existe plus. On entendait le marchand de chaussure arriver. Il descendait une fois par mois. Il s'appelait Bance. Il était sur la place. Tout le monde allait acheter ses chaussures. Nos mamans venaient demander à l'instituteur si on pouvait sortir. Il y avait un banc. Tu t'assoiais sur le banc, tu achetais tes chaussures. Il venait à Heucourt avec son camion. Il faisait tous les petits villages. Nous, c'était un événement. On achetait nos chaussures. Un autre passait avec des habits.

M: C'est vrai qu'on ne roulait pas. Franchement...

*Donc vous avez connu Heucourt  
comme un village dynamique avec beaucoup de passage?*

Y: Vivant, pas dynamique. Tout le monde marchaient à sa cadence. Mais c'était très vivant. Il y avait des marchands, des commerçants. Oui, puis les gens, ils vivaient, ils riaient. Ce n'était pas la course, mais c'était vivant. Ils parlaient. Tu ne pouvais pas traverser la rue là-bas. Tu avais 5, 6 femmes qui parlaient. Je te dis, les femmes, elles n'allaient pas au travail. Elles étaient chez elles. Mais c'était vivant, que tu sois en haut, là-bas ou là-bas (montre les différents endroit du village par des gestes), il y avait de la vie. C'était impossible de traverser le village vite en auto. Tu avais les volailles, les chiens, tout courait. Tout. C'était normal. Mais je te dis, les dames, les grand-mère, moi je la vois, elles étaient à plusieurs. Elles se disputaient, elles ramassaient les crottins.

*Et donc pour vous, quels sont les plus grands changements que vous avez observés dans la vie du village par rapport à aujourd'hui?*

Y: Le plus grand changement, c'est quand ben oui, ils ont commencé à goudronner la route. Ça, ça a été un événement. Tu t'en rappelles, toi? Il y a eu le goudron courant, 55 peut-être. Et après, qu'est-ce que je peux dire comme changement? Les ouvriers, ils sont partis travailler à Airaines. Alors ils s'achetaient une mobilette. On commençait à avoir des mobilettes. Puis après, les changements. Oui, la construction de l'école. Ça, ça a été... Pour nous, quand on entrait dans une belle école, les enfants étaient fous. Après, ça a été la disparition des cultivateurs.

M: Oui, aussi. Et après, qu'est-ce qui a changé? Ben, nous, on a changé, déjà. On commence à mettre des pantalons. Ben oui. Avant, personne n'en mettait. J'étais en blouse tout le temps.

Y: Ce qui a changé, c'est les écoles, les études supérieures. Les parents les plus aisés ont envoyé leurs enfants en études supérieur a Pois puis après il ont ouvert des école sur Airaines.

*Et l'école, elle a fermé quand?*

M: À partir des années 60 peut-être

Y: Déjà, quand il y a eu les usines sur Airaines, toutes les grandes familles sont parties la bas. Les gens avec 5, 6 gosses, ils sont partis tous la bas pour travailler. Pour eux, ça a été formidable.

M: oui puis après, ils avaient des logements de fonction. Une cuisine. Une salle de bain. Ici, ils n'avaient rien.

T'as des gens qui vivaient... Moi, je me rappelle avoir été dans des familles. Il fallait que tu fasses attention quand tu arrives à la porte de la maison. Les gosses, ils faisaient caca là-devant. Il n'y avait rien. Il n'y avait rien du tout. Je me demande s'il y avait pas de la terre dans la maison? Il n'avait pas de carrelage. Mais ce sont les femmes et les enfants qui ont apprécié partir du village.

Y: oui, Ça a été mort d'un seul coup, du jour ou il y a eu la création des usines à Airaines, l'école a disparu, le café a disparu, la forge n'y était plus. Ils sont tous partie la bas. Tu sais qu'ils crevaient de faim à la campagne? Les femmes elles avaient rien, elles allaient glaner pour nourrir deux trois poules.

*Est-ce que vous trouviez qu'avant,  
il y avait plus une sensation d'appartenance  
à une communauté?*

Y: Oui, parce qu'on était tous pareils. On pouvait pas se passer l'un de l'autre. Je te l'ai déjà dit, un enfant naissait, il n'y avait pas de sage-femme. C'était une femme attirée du village qui venait faire les accouchements. On était soudés. Aujourd'hui, la machine, elle a remplacé les gens. T'as plus besoin, tu téléphones, t'as un service. Autrefois, c'était ton voisin qui venait le faire. On était une communauté, on se quittait jamais. Tu sais, il y avait la messe. Tu travaillais puis tu allais à la messe. Il y avait les réunions de conseil. Les fêtes. T'étais tout le temps ensemble, même si tu t'engueulais, tu pouvais pas rester fâché, parce que t'étais obligé de pardonner. Parce que 3 jours après, 8 jours après, t'avais besoin de ton voisin. Et lui, c'était réciproque. C'était automatique. C'était différent.

M: Il n'y avait pas ce moyen de locomotion. Du fait qu'il y avait le café, après la messe, tout le monde allait boire un coup. Tous les hommes, ils allaient boire un coup.

Y: Et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il n'y avait pas cette envie de grossir ou de dépasser son voisin. Mon grand-père avait 80 hectares. À l'époque, c'était la plus grosse ferme. Personne n'en enviait. T'en avais ils avaient que 10 hectares. T'en avais 5. Mais ils étaient heureux. Ils n'avaient pas envie d'en avoir plus. Ils se sont agrandis, par la force des choses. Mais aujourd'hui, c'est différent.

*Et ton oncle Mamie était maire d'Heucourt?*

M: Oui, il était aussi agriculteur. Mais c'était un maire différent de ceux d'aujourd'hui. C'était vraiment le chef du village. Franchement, c'était lui qui faisait tout. Il entraînait à l'école pour voir son secrétaire de mairie, même les gendarmes ne pouvaient pas lancer un procès sans sa permission. Et si jamais ils le faisaient, il montait à la gendarmerie, frappait sur le bureau. C'était une vraie personnalité. A l'époque, les maires, ils rendaient des services Je me souviens que mon oncle, à la ferme, il ne travaillait jamais vraiment là. Il devait aller chercher des médicaments à la pharmacie, Il était toujours en déplacement. Il rendait service à tout le monde. Il n'y avait pas de voiture, pas de moyens de transport. Il fallait qu'il aille chercher les gens au train ou faire n'importe quelle course pour le village. Je m'en souviens bien... Et il y avait un véritable respect autour de lui. Le maire, c'était comme le curé. Ils n'étaient pas payés. Ils rendaient service à tout le monde, mais ils n'étaient pas payés.

*Est-ce que vous pensez que,  
même si le village était vivant à l'époque,  
les gens se sentaient isolés?*

Y: Non, ils ne se sentaient pas isolés. Non, c'était pas le cas. Je crois que c'est vraiment après, avec l'apparition de la télévision, que l'isolement a commencé à se faire sentir. La télé nous a fait découvrir d'autres choses, d'autres façons de vivre, qu'il y avait d'autres endroits, d'autres possibilités. Avant, tant que tu n'avais pas de téléphone ou internet, tu n'avais même pas envie de sortir du village. Tu ne savais pas ce qu'il y avait ailleurs, et donc tu n'avais pas ce besoin. Aujourd'hui, c'est la télé qui nous fait découvrir ces choses, alors on a envie d'aller voir. Mais à l'époque, ça n'existait pas, tu n'avais pas cette curiosité.

*Aujourd'hui, est-ce que vous considérez  
Heucourt comme un village isolé?*

Y: Aujourd'hui, oui, peut-être. Un village isolé, comme tous les autres. On est un peu à l'écart, maintenant.

*Pourquoi?*

Y: Eh bien, tu peux vivre ici, mais les gens, on ne se connaît plus. Tous les nouveaux, on ne sait même pas qui c'est. Chacun reste chez soi. Il n'y a plus de lien. Même au niveau des services, c'est compliqué. Si demain on n'a plus de voiture, on est

complètement isolés. On n'a même plus besoin des gens autour de nous. Avant, je te l'ai déjà dit: à la naissance, une dame venait. Quand quelqu'un mourait, c'était le village qui s'occupait de tout: c'était la tante à mamie qui habillait le défunt, qui faisait tout le nécessaire. C'étaient les gens du village qui portaient les cercueils. Aujourd'hui, tu n'as plus qu'à téléphoner et payer pour avoir les pompes funèbres. Si tu as un bébé, tu vas à la maternité. Aujourd'hui, tout est devenu un service payant, partout. Avant, on n'avait pas ça. Aujourd'hui, tu payes et tu ignores ton voisin. C'est la vérité.

*Pourquoi avez-vous choisi de rester ici?*

*Et avez-vous déjà envisagé de partir?*

Y: C'était ma maison. J'ai adoré ce métier. J'étais fait pour être paysan. L'école, je n'aimais pas ça. Après, on était heureux. Et puis, le notaire nous avait proposé de partir à Airaines reprendre une grosse ferme. Mais je n'ai pas pu le faire. J'étais trop attaché à Heucourt. C'est mon pays, Heucourt. Je l'aime bien. Il est beau. C'est mes racines. Non, je n'ai jamais pu partir.

*Et toi?*

M: Moi, je voulais partir de chez mes parents. C'est vrai que j'en avais marre. Alors, le mariage, le plus vite possible, ça m'allait. Mais venir ici ne m'a pas dérangée. À l'époque, Heucourt bougeait encore bien. On s'entendait avec tout le monde. Puis, les enfants sont arrivés très vite. La différence avec vous, c'est que nous... Ben, ça devait arriver, mais ça s'est enchaîné comme ça. J'ai passé mon permis tout de suite après le mariage. Alors, je ne me suis jamais sentie isolée.

Y: Il faut dire qu'en nous mariant, on a lancé une machine infernale. Aujourd'hui, on n'aurait peut-être pas eu quatre enfants aussi vite. Mais nous, on a mis cette machine en route: les enfants, le travail, les dettes... On courait sans arrêt. Mais on aimait cette vie-là. Ce n'était pas vraiment un choix réfléchi, on s'est retrouvés pris dedans. Puis, la deuxième ferme est arrivée, je l'ai reprise, et on était contents d'avancer.

*Vous n'avez jamais pensé à partir?*

Y: Non. Quand le notaire nous a proposé cette autre ferme à Airaine, c'était une belle opportunité. Mais on a dit non. On ne voyait pas le sens de partir. On aurait pu. Peut-être

qu'aujourd'hui, on l'aurait fait. Mais on est comme ça. On est des terriens, trop attachés à notre terre. Moi, j'aimais mon tracteur. J'embrassais mes chevaux. Dans les champs, quand j'étais fatigué, j'allais les caresser. Quand il pleuvait, j'étais tout seul. J'ai passé des après-midis couché sur le dos de mes chevaux.

*Et aujourd'hui vous pensez partir ?*

M: Par obligation oui. Tant qu'on peut conduire et qu'on a encore cette liberté, ça va. Tant qu'on est deux, oui. Regarde... Il y a des gens qui paient pour avoir ce que nous, on vit tous les jours.

Y: C'est vrai. Je te le dis, je suis attaché à Heucourt. C'est mon chez-moi. Tu ne te rends pas compte? Je suis né ici, ça fait 80 ans. Je n'ai jamais quitté Heucourt. Et après? Partir ailleurs? Pourquoi pas... Peut-être en ville, pour être plus près de ton père et de Tata. Oui, ce serait la seule raison. Mais s'ils n'étaient pas là-haut (Abbeville), on ne quitterait jamais Heucourt. On n'a jamais connu autre chose. Regarde, avec Mamie, on passait des journées entières dans les champs sans voir personne. On a grandi comme ça. On a toujours été un peu sauvages. Aujourd'hui, c'est vrai que le village est isolé. Il faut bien 25 minutes de route pour rejoindre la ville. Même pour voir un médecin ou aller à l'hôpital, il faut prendre la voiture et faire un bout de chemin.

*Mais vous, vous ressentez cet isolement comme une contrainte ou une richesse ?*

M: Ah non, une richesse:! Quand on voit le monde d'aujourd'hui... Si, si, c'est une richesse.

*Pourquoi ?*

Y: Le calme, la tranquillité. On a peur maintenant d'aller en ville, tu sais. Le monde. Trop de monde dans les magasins, trop d'agitation... Je ne vais pas trop vite, je me sens dépassé. À force, on finit par avoir peur, on se méfie. On n'est plus sûrs de rien. On est très bien ici, c'est une vraie richesse d'y vivre. On est contents de partir parfois, mais encore plus contents de rentrer. Tu ne te rends pas compte... Ici, on a les petits oiseaux à domicile, les vaches au fond du champ. Toi, tu ne peux pas comprendre, mais il y a des gens qui payent pour avoir ce calme un mois par an, alors que nous, on l'a toute l'année, sans rien déboursier. C'est formidable. Après,

avec l'âge, on n'est plus attirés par tout ça: la mode, courir après les boutiques, traverser Amiens pour faire du shopping... Peut-être que Mamie aime ça et encore, mais moi, franchement, des chaussures, j'en ai rien à faire.

M: On est moins consommateurs que vous en ville. C'est différent, nous, on ne dépense pas beaucoup comparé à la ville. Là-bas, vous êtes constamment tentés, alors que nous, on se dit "on verra la semaine prochaine", puis 15 jours passent... et finalement, on ne l'a jamais fait.

*Est-ce qu'il y a des traditions  
ou des habitudes qui ont disparu avec le temps?*

M: Autrefois, il y avait plus de traditions dans les villages. Par exemple, en hiver, il y avait de nombreuses traditions catholiques. Après, il y avait le JAC dans les villages, les Jeunes Agricoles Catholiques. On se réunissait, on y faisait du théâtre, il y avait des lectures.

Y: Par exemple, il y avait le garde-champêtre. Ça, ça animait le village aussi. Il se mettait à chaque coin de rue, avec sa cloche, et annonçait les nouvelles: un décès, une naissance, ceci, cela. C'était véridique. Moi, je l'ai connu. Il y avait des gens qui vivaient uniquement en ramassant des peaux de lapins. C'était une tradition, un métier. D'autres passaient pour aiguiser les couteaux. C'était aussi un métier. Ça faisait vivre le village. J'ai oublié de te dire, il y avait aussi le bourrelier qui venait réparer, une fois par an, en faisant du porte-à-porte, les harnais des chevaux. Il y avait aussi des fêtes religieuses. Moi, je ne l'ai jamais fait, mais certains allaient au Christ déposer des fleurs. Nous, on faisait la procession au 15 août. On allait à Saint-Maulvy, on prenait la Vierge d'Heucourt. Il y avait une grande fête pour tout l'arrondissement des villages. Les fêtes religieuses étaient importantes. Tout le monde y participait. Après, il y avait aussi le 14 juillet. Le 13 juillet, on descendait à Croquoison pour la retraite aux flambeaux, et le lendemain, il y avait des jeux toute l'après-midi. Et puis, il y avait une tradition pour les jeunes filles en âge de se marier. On allait leur mettre une branche de sapin avec un ruban, la nuit. On était des équipes et on faisait des parties du diable. Huit jours après, la jeune fille était censée nous inviter. Elle conviait tous les jeunes du village, offrait un gâteau, et les parents recevaient

tout le monde. Huit ou quinze jours plus tard, on lui mettait une autre branche, du bouleau, en signe de remerciement. Cette tradition continuait tant que la fille n'était pas mariée. Ça pouvait durer des années, et une fois mariée, elle nous invitait à une grande fête pour son mariage. Cette tradition s'est arrêtée quand il n'y a plus eu de jeunes filles à marier, vers 70/80 peut-être.

*Que signifie pour vous appartenir à ce village?*

Y: Appartenir, c'est ses racines. Ce n'était pas notre choix, mais c'est ce qui nous retient ici. Il y a une histoire, des ancêtres... Mon grand-père, le château. Moi, j'ai continué; ce sont des racines transmises de génération en génération, avec des souvenirs. Et puis c'est la terre. C'est la terre qui nous nourrit, c'est la terre qui nous porte et moi je m'attache à ça.

M: J'avais toujours dit que tu devrais écrire tout ça. Ce serait bien que tu racontes aussi l'histoire de la guerre au château.



Loézia est originaire du village et a été ma voisine jusqu'à mon départ. Ses parents vivent toujours dans leur maison. Elle a quitté le village il y a trois ou quatre ans pour poursuivre ses études à Amiens, où elle travaille maintenant en tant qu'infirmière. Nous avons grandi ensemble et partageons pour la plupart les mêmes souvenirs de la vie au village. Pour l'entretien, je me suis rendue chez elle, à Amiens, ce qui était plus simple autant pour elle que pour moi.



### *Peux tu te présenter?*

Je m'appelle Loézia, j'ai 23 ans. J'ai toujours vécu dans mon village, mais maintenant, je vis en ville pour mes études supérieures. Ça fait à peu près trois ans que j'ai déménagé.

### *Quels souvenirs d'enfance te reviennent quand tu penses à ton village?*

Moi, mes souvenirs dont je me souviens le plus, c'est quand on jouait dehors, dans la rue. Je ne retiens que ça. Des fois, je repense aux 14 juillet, les fêtes du 14 juillet, la retraite au flambeau quand on déambulait dans le village. Je pense que c'est les meilleurs souvenirs. Tu te rappelles quand ils mettaient le fil à linge? On avait des chewing-gum, des mars et tout. Moi, j'étais trop en colère à chaque fois. Quand on avait des stylos et des cahiers. Mais c'était trop bien. Après, c'est des souvenirs aussi familiaux. Plus dans ma maison que dans le village. Des souvenirs que je greffe à ma maison. Si tu me parles vraiment du village, je te dirais que c'est ça. Ce qui a fait aussi qu'on kiffait, c'est qu'il y avait vous à côté et qu'on était grave potes. On était tout le temps dehors du vélo, des trucs comme ça. Jouer au policier, à se frapper dessus.

### *Comment as-tu vécu ton départ du village?*

#### *Est-ce que c'était une nécessité, une envie ou un mélange des deux?*

Déjà, de base, c'était une nécessité, parce que c'est loin de tout. En vrai, on l'avait déjà un peu quitté quand on est allé au lycée, qui était à 30 minutes du village. Et puis, avec l'internat, ça a créé une vraie coupure. Même si Abbeville, c'est pas une grande ville, à l'époque, ça nous semblait incroyable. On découvrait une semi-ville, avec plus de liberté. Si tu voulais faire quelque chose, tu pouvais le faire sans galérer. Après, oui, c'était une nécessité, mais aussi une envie. Depuis toujours, je me disais: "Vite que je me barre de là." Y avait cette envie de sortir, de découvrir autre chose, de vivre un peu

#### *Aujourd'hui, quel regard tu portes sur ton village natal? Est-ce que ça a changé à tes yeux depuis que tu es partie?*

Bah, tu vois, comme je te le disais, avant, j'avais vraiment de la haine contre ce village. J'étais en mode: "J'ai trop

hâte de me casser d'ici." Mes parents bossaient beaucoup, donc c'était compliqué de faire des activités. Rien que pour les activités périscolaires, c'était une galère de m'amener aux rares choses qu'il y avait. Ma mère me disait toujours: "C'est soit judo, soit tennis", et c'est tout. Y avait pas vraiment de choix. Dès que tu voulais bouger, il te fallait une voiture ou un autre moyen de transport, et nous, on était jeunes, on n'avait pas ça. Mais dans notre "malheur" si je peux appeler ça comme ça on avait quand même de la chance. On avait des potes qui venaient des villages à côté, comme Eline et France, qui arrivaient en vélo. Et puis vous habitiez à côté, donc étant enfants, on s'amusait de fou. Je n'ai pas ressenti l'isolement à ce moment-là. Après, j'avoue que mon regard a changé. Maintenant que j'ai le permis, la distance n'est plus une contrainte. Enfin, cela me semble plus simple de me déplacer qu'à 15 ans. Et puis, quand tu réfléchis avec un regard plus adulte, être à 35 minutes d'une grande ville, c'est pas si loin que ça. En vrai, après avoir passé toute la semaine en ville, je suis trop contente de retourner voir mes parents. Mon appart n'a pas d'extérieur, alors que là-bas, t'as de l'espace, t'as la nature. Même si tu vas au parc en ville, c'est pas pareil. Je ressens vraiment le besoin d'y retourner, surtout quand il fait beau. Donc ouais, franchement, mon regard a changé. J'ai ce sentiment de nostalgie, et en plus, j'ai aussi la "tâche" de retourner voir mes parents, ce qui me pousse à y aller encore plus souvent.

*L'isolement du village était-il  
quelque chose que tu ressentais en grandissant?  
Ou est-ce devenu plus évident une fois que tu es partie?*

L'isolement du village, je ne l'ai pas vraiment ressenti quand on était petits. Franchement, on était super heureux, tu vois. Et puis, quand j'en parle avec mes copines d'Amiens, qui n'ont connu que la ville, je me rends compte qu'on a eu une enfance complètement différente. Je trouve qu'elles ont raté quelque chose qu'on a eu, et ça me rend triste pour elles. Je pense qu'elles ont grandi beaucoup plus vite, et leurs histoires, c'étaient souvent des trucs de "drogue", tu sais, des délires de ville, mais nous, pas du tout. On n'était pas du tout dans ce genre de trucs. Et c'est fou, parce que quand tu leur dis, "nous, on faisait du vélo, on jouait dehors", elles te regardent comme si tu parlais d'un autre monde. Genre, "on jouait

avec des bâtons, mais pourquoi faire?" C'est dingue, tu vois. Donc, pour moi, quand j'étais toute petite, je ne ressentais absolument pas cet isolement.

***Te sens-tu encore attachée au village?***

Oui, forcément, c'est ma maison de famille, donc c'est normal.

***Tu y reviens souvent?***

Oui, je reviens voir mes parents, mais je suis moins attachée que certains. Mon père, par exemple, il adore, il est là, c'est le coq du village, il sait tout sur tout le monde, il adore aller aux fêtes, aux repas, aux marches... Moi, ça me saoule un peu. Je pense que c'est aussi une question de génération. On n'a plus cette mentalité-là, on est plus individualistes.

***Donc tu n'es pas attachée aux gens du village?***

Non, pas vraiment. Enfin, je connais des gens, mais je ne ressens pas d'attachement particulier. Je viens vraiment juste pour mes parents. Mon père, lui, il dit bonjour à tout le monde. Moi, je m'en fous, je passe à côté et je ne fais pas forcément attention.

***Et l'identité locale, les traditions du village, ça t'intéresse?***

Pas spécialement. J'aime bien connaître certaines choses, comme l'histoire du village, des petits faits historiques, mais ce n'est pas un attachement profond. Si j'avais grandi ailleurs, je pense que ça aurait été pareil.

***Pourtant, tu disais qu'avant, tu aimais les fêtes du 14 juillet ici.***

Oui, mais ce n'était pas pour le village en lui-même. C'était parce que j'étais entourée des bonnes personnes. Si on avait été ailleurs, avec les mêmes gens, j'aurais tout autant aimé. Ce ne sont pas les événements qui comptaient pour moi, mais les souvenirs qu'on a créés.

***Tu penses que ceux qui restent ici ont un rapport différent au village?***

Ah oui, clairement. Il y a plusieurs types de personnes: ceux qui sont là depuis des générations et qui sont vraiment attachés, ceux qui arrivent et qui s'intègrent totalement, et puis ceux qui, comme moi, reviennent mais sans plus. Mon père,

par exemple, il adore échanger avec tout le monde, savoir ce qui se passe. Ma mère, elle, c'est différent, elle avait un cercle plus restreint, et ça lui suffisait. Moi, je n'ai pas du tout ce rapport-là.

*Si tu devais expliquer à quelqu'un  
ce que c'est de grandir ici, qu'est-ce que tu lui dirais ?*

Bah, franchement, c'est la nature. La sérénité.

Il y a un truc particulier ici, je trouve. Un petit havre de paix. Un endroit où, par exemple... il n'y a personne. Typiquement, tu vois, il y a un sonne-per dans le village. Mais surtout, des trucs que les gens ne font pas en ville, nous, on les faisait sans souci. Nos parents nous laissaient sortir sans s'inquiéter. Bon, après, bien sûr, il peut toujours se passer des trucs. Dans tous les villages, il y a des histoires, tu vois, des petits ragots. Mais nous, on ne ressentait pas cette peur de sortir. Là, aujourd'hui, je vis en ville, et je me rends compte que c'est pas pareil. Après, j'ai grandi aussi, donc je vois les choses différemment. Mais à l'époque... on s'en foutait. On prenait nos vélos et on partait la journée. Nos darons, parfois, ils n'étaient même pas là. Juste, on se barrait, on faisait notre vie. On n'avait pas peur.

*Tu penses qu'il y a un esprit de solidarité dans le village ?*

C'est vrai que les gens, ils s'entraident beaucoup. Typiquement, cet été, il y a un mec qui a enfoncé notre barrière. On était au Portugal, il n'y avait que mon frère. Et tu vois, ils savent que mon frère a des difficultés, tout ça. C'était un mec bourré. Il a dû dévaler la cote et il a enfoncé la barrière et le pilier. Il a carrément fait tomber le pilier en béton. Franchement, il a dû défoncer sa caisse. Et du coup, mon frère, il était tout seul à la maison, il a entendu le gros pilier tomber, un gros boum à 3h du mat'. Et tu sais, il a eu peur de regarder. Et du coup, le mec, il s'est barré. On n'a jamais su qui c'était. Bref. Et du coup, il s'était passé ça. Forcément, nous, on était très loin, tout ça. Mon père, il l'a su. Mon frère, il a appelé mes parents dans la nuit, bref, tout ça. Et du coup, tous les flics, ils sont venus, tu vois, pour faire une enquête, tout ça, machin. Et genre, carrément, la mère du village, tu sais, madame Vaquer, elle a carrément appelé mes parents. Elle leur a dit, écoutez, je suis avec lui, on est avec la police, etc. Et ils ont carrément mené leur petite enquête, c'était trop drôle. Ils ont menés leur petite enquête pour savoir c'était qui.

En mode Sherlock Holmes et tout. Et ça, ça a été génial, parce qu'à cette époque-là, du coup, on avait un chien à la maison. Et forcément c'était la galère, plus de barrières c'était compliquées. Et du coup, ce qu'ils ont fait, c'est qu'il y a beaucoup d'agriculteurs au village, et ils sont venus remorquer avec leur tracteur le gros pilier en béton, et ils nous ont construit une barrière sur mesure, ils nous ont remis du grillage, ils nous ont mis une palette pour fermer, et ça a tenu des mois. Mais tu sais, tout le monde l'a rassuré en disant, tu sais, il n'y a pas d'autres dégâts, ils nous ont envoyé des photos, carrément, et la maire du village, elle a mis un post sur Facebook en disant que c'était honteux, les gens qui étaient partis.



Avec Florence, on se retrouve à Amiens, c'est plus pratique pour nous deux puisqu'elle y travaille. On se donne rendez-vous à l'hôtel Ibis, où il y a un petit café sympa pour s'installer. Ma mère a voulu venir aussi, car ça faisait longtemps qu'elles ne s'étaient pas vues depuis notre départ du village. Elles échangent quelques nouvelles, puis très vite la discussion se tourne vers les gens du village: ceux qui sont partis, ceux qui sont restés. Il y a un peu de commérages, forcément. Florence, qui n'est pourtant pas une grande bavarde, me parle alors des surnoms. Presque chaque habitant en a un, ce qui est assez amusant. Le plus drôle, c'est que souvent, les gens ne savent même pas qu'on leur en a donné un. L'entretien débute.



***Est-ce que tu peux te présenter en quelques mots ?***

Alors, je suis Florence Vaquer. J'ai toujours habité à Heucourt, je suis née ici en 1984. Je travaille au conseil départemental, je suis chargée de la gestion du recouvrement des indus RSA, et je suis aussi agricultrice associée avec mon conjoint et ma mère. Je suis donc double active, voire triple active avec mon rôle d'élue, puisque je suis maire depuis 2020. Ce qui peut déranger certains...

***Quel est le premier souvenir qui te vient quand tu penses au village ?***

Des souvenirs, j'en ai plusieurs. Toute petite, c'était d'être présente aux différentes manifestations du village : les arbres de Noël, les commémorations, et aussi de participer au dépouillement des élections. Celles qui m'ont le plus marquée, ce sont les élections municipales à la mairie, quand il y avait deux listes ou plus et que certains perdaient face à la liste sortante. Le lendemain, les gens ne se disaient plus bonjour, on voyait des clans se former.

***Qu'est-ce que le village représente pour toi, personnellement et symboliquement ?***

Je dirais que ce sont les valeurs traditionnelles de chacun, nos racines profondément liées à la terre, nos ancêtres dans le village. Et notre village, avec ses deux églises.

***Quel est ton rôle ici, dans le village ?***

Mon rôle, dans une petite commune comme la nôtre, c'est d'être à l'écoute de tous, de répondre de la même façon à chacun pour qu'il y ait de l'équité. Et aussi d'être présente sur le terrain, de me rendre disponible pour répondre au mieux aux attentes des administrés.

***Qu'est-ce que ce rôle signifie pour toi ?***

***Est-ce que tu le vis aussi comme un engagement intime ?***

Ce rôle, c'est la population qui me l'a confié en votant pour moi. Bien sûr, ce n'est pas tout le monde. J'ai été élue conseillère municipale en 2008, donc on peut dire que j'étais déjà dans le bain. Mon père, qui a été maire, est décédé en 2015. En 2020, j'ai trouvé normal de prendre le relais, surtout que j'ai été placée en tête par les habitants. Ça veut dire qu'ils me font confiance, même si ce n'est pas toujours unanime. J'ai aussi eu un oncle maire dans la commune. On dira qu'on a ça dans le sang.

*En tant que mairesse d'un petit territoire rural,  
quels sont les défis que tu rencontres au quotidien?*

Les défis, ce sont les conflits de voisinage au début du mandat. Les gens te testent les premières années, ils regardent si tu réponds la même chose à l'un et à l'autre. Aujourd'hui, il n'y en a plus. Il y a aussi les projets dans la commune et les choses de dernière minute, comme des pannes au château d'eau, ou des fuites.

*Est-ce que tu dirais que le village est isolé?*

Certains diront qu'on est dans un coin paumé, mais isolé non, on est quand même à 7 km d'Airaines avec une maison médicale, une boulangerie, un coiffeur, un supermarché... Chacun pense ce qu'il veut, mais moi je pense qu'on y est bien! Le village n'est plus isolé comme avant. Aujourd'hui, pratiquement chaque habitant a un moyen de locomotion, et chacun essaie de s'entraider. Vivre ici, c'est vivre au calme, connecté avec la nature. Et on s'inquiète de ses voisins dès qu'on ne les voit pas!

*Alors pour toi, être au calme, un peu loin de tout, c'est quoi?*

Je pense que c'est une forme de vie à préserver. Avec les départs, les arrivées, les changements,

*Est-ce que tu as l'impression que l'âme du village se transforme?*

*Et dans quel sens?*

Ayant toujours habité ici, je n'ai pas l'impression que l'âme se transforme vraiment. Les nouveaux arrivants se font connaître en mairie, c'est souvent le premier échange, c'est l'occasion de les accueillir. Enfin, pas tous. Ceux qui sont en location viennent en mairie quand ils ont besoin, sinon on les voit rarement aux manifestations. Ou alors ce sont ceux dont on entend parler par d'autres.

*Aujourd'hui, qu'est-ce qui permet encore  
aux habitants de se retrouver, de partager  
quelque chose, de faire communauté?*

Comme tu as pu le vivre, il y a des manifestations: une marche avec repas, la fête du village, le 14 juillet avec les jeux, le repas, l'arbre de Noël... La population aime ces moments pour se retrouver, partager, discuter. Après, comme je dis souvent, c'est toujours les mêmes! Il y a des récalcitrants, des anciens du village qui ne veulent pas s'investir ou partager. Et après chaque élection,

des clans se forment. Quand certains candidats ne sont pas élus ou n'arrivent pas en tête, ces personnes se retirent et ne s'investissent plus.

*Selon toi, qu'est-ce qui a le plus changé ici ?*

Comme j'ai toujours habité ici, je ne vois pas tout. Mais depuis peu, je dirais que c'est la démographie de la population : on a des personnes âgées, mais aussi de jeunes couples, et des enfants.

*Tu as toujours su que tu resterais ici ?*

*Ou est-ce qu'à un moment, l'idée de partir t'a traversé l'esprit ?*

*Et finalement pourquoi es-tu restée ?*

Quand on est jeune, on ne sait pas de quoi l'avenir sera fait. En 2008, quand je me suis présentée comme conseillère, je ne savais pas si j'allais rester dans le village. Et puis, j'ai eu l'occasion d'acheter une maison dans le village et de rester près de mes parents, de mes grands-parents, tous réunis dans la même rue. En fait, notre destin, dès la naissance, il est déjà un peu tracé.

*Qu'est-ce que tu aimes dans le village, profondément ?*

Son patrimoine : les deux églises, le château, notre toute petite mairie, les paysages vallonnés, et surtout sa tranquillité.

*Est-ce que tu penses que tes enfants auront, en grandissant, la même attache au village que toi ?*

*Ou que ton mari, peut-être ?*

Je l'espère. Après, chacun vivra sa vie comme il le souhaite. Aujourd'hui, ils disent tous les deux qu'ils veulent rester ici. Et puis, mon conjoint se plaît dans le village, il s'investit dans la commune.







### *Quel est ton premier souvenir d'Heucourt?*

Alors, mon premier souvenir d'Heucourt, c'est la première fois où j'y suis allée avec ton père. Pour moi, c'était vraiment le bout du monde. Comme dit Jean-Marc: de deux voies tu passes à une voie, puis après à un chemin de terre pour arriver jusqu'à Heucourt. Donc, après, quand on a acheté le terrain, mon souvenir, c'était ce grand terrain vague, cabossé, avec plein de cailloux. On a fait bâtir et puis on s'est installés. Là, j'ai quitté le centre-ville d'Amiens pour arriver dans un trou perdu, sans habitants, et avec aucun commerce à... je sais pas... 7 ou 10 km. Faut pas oublier d'acheter son pain, sinon ça fait 14 km aller-retour. Et puis c'était... les larmes. J'ai pleuré quand je suis arrivée à Heucourt. C'était la nuit noire. Au centre-ville, il y avait toujours des illuminations, même à Noël, alors qu'ici il n'y avait qu'une petite loupote. C'était des nuits trop noires, trop calmes. J'étais obligée de mettre la télé en bruit de fond, ou la radio, parce qu'il n'y avait aucun bruit, à part quand un tracteur passait. Donc voilà... ça, c'est mes premiers souvenirs d'Heucourt.

### *Quelles étaient tes premières interactions avec les habitants d'Heucourt?*

Oui, déjà il y avait Frédérique et Albert, qu'on connaissait déjà grâce aux réunions quand on allait chez tes grands-parents lors des 14 juillet. Après, on a fait connaissance avec les voisins de l'autre côté, Marc et Nathalie. On a été très bien acceptés, même si on ne connaissait personne au début.

### *C'était quoi tes a priori quand tu es arrivée?*

Les a priori... c'était d'aller travailler le lendemain avec un brouillard pas possible, quand on ne voyait même pas le panneau d'en face marqué Airaines. Donc oui, les routes de campagne, tomber en panne... Et puis on était à 42 km de notre travail, donc 80 km aller-retour. Et quand il neigeait, on était complètement bloqués. Bon, ça n'est pas arrivé beaucoup de fois, mais c'est arrivé quand même: on ne pouvait pas sortir du village, ou alors seulement en marche arrière parce qu'on ne pouvait pas faire demi-tour. Et puis... cette tranquillité. Au début, ça fait drôle quand tu habites en centre-ville, que tu entends tout le temps les voitures, les pompiers, que tu t'endors avec le bruit de la ville... et que là, il n'y a plus rien.

Et aussi, être malade. Parce qu'en centre-ville, en urgence, tu as SOS Médecins ou les urgences d'Amiens, alors qu'ici il n'y avait rien, à part un médecin à Airaines qui faisait beaucoup d'heures, de 7 h à 20 h. Fallait pas avoir une crise cardiaque. Regarde déjà toi, quand tu avais été pas bien : il n'y avait pas de réseau, on était obligés d'appeler dehors, et les pompiers ont mis plus de 30 minutes à arriver. On avait le temps de mourir.

*Peux-tu me raconter ton expérience à Heucourt ?*

Alors, c'était un changement total de vie. Même pour les enfants : s'ils faisaient des activités, c'était automatiquement la voiture. S'ils voulaient aller chez un copain ou une copine, il fallait les conduire, parce qu'il n'y a pas de bus de ville, à part le ramassage scolaire. Après, c'est une vie complètement différente. Pour les courses, il faut encore prendre la voiture, ne rien oublier, sinon on repart. Il n'y avait que la boulangère qui passait le matin avec son pain. Sinon, ça a été une expérience enrichissante, il faut pas regretter. C'est sûr qu'il y avait beaucoup de terrain, et comme j'avais toujours habité en maison amiénoise ou en appartement, c'était un peu effrayant. Mais oui, c'était un changement total de vie.

*Est-ce qu'en tant que citadine, c'était compliqué de rentrer dans le milieu rural ?*

Oui, en tant que citadine, c'est dur. Déjà, mes beaux-parents me disaient toujours qu'il y avait un fossé entre les gens de la ville et ceux de la campagne, et je crois que oui, c'est vraiment une réalité. C'est compliqué d'arriver à la campagne quand on n'a jamais tondu ou entretenu un terrain, même la terre. Moi, j'étais incapable de reconnaître un pied d'haricot vert dans le jardin, avec les fraisiers. Même les pommes de terre : toi, tu faisais ça avec ton père, mais moi j'en avais jamais fait. Oui, c'est compliqué. Même la vie des agriculteurs et celle des citadins... on n'est pas pareils. Je pense qu'il faut être né dedans pour s'y faire.

*Et tu penses qu'en tant que citadin on peut devenir rural ?*

Je sais pas vraiment... tu vois, quand tu viens de la ville ou que tu travailles en ville, la campagne, c'est un peu une cité-dortoir pour nous. Et si du jour au lendemain tu ne travailles plus, ou que tu es à la retraite, je sais pas si on peut vraiment "devenir" rural.

On apprécie certains aspects de la campagne,

comme le calme ça, vraiment, c'est bien mais devenir rural, je ne sais pas trop. Il reste quand même un fossé entre la ville et la campagne.

*Est-ce que tu t'es sentie, à un moment, Heucourtoise ?*

Bah... je sais pas. Parce que, par exemple, tes grands-parents, Florence, ton père, eux ils sont nés là, ils ont vécu leur jeunesse à Heucourt. Moi, je pense que non. Je faisais pas partie de la mairie, ni de la vie d'Heucourt. Et puis même vis-à-vis des gens d'ici, ceux qui sont nés là... on reste des étrangers. Regarde les personnes qui venaient de Paris: on les appelait les Parisiens même si ça faisait trente ans qu'ils habitaient à Heucourt. Notre voisin Albert, qui est portugais, qui vit à Heucourt depuis je sais pas combien d'années... on continue de l'appeler le Portugais. Donc oui, c'est quand même très fermé. On ne peut pas vraiment "devenir d'ici", parce qu'il y a toujours un fossé entre nous, les gens qui arrivent, et ceux qui sont nés là.

*Qu'est-ce que le village représentait pour toi ?*

C'est une belle expérience. J'y ai vécu plus de quinze ans, je crois. J'ai trouvé des amitiés avec des voisins, et quand je suis partie du village, c'est vrai qu'ils m'ont manqué. On s'envoie encore des messages de temps en temps. C'était une belle expérience, et les gens étaient sympathiques. Et puis il y avait les réunions comme le 14 juillet, ou la retraite aux flambeaux, qui étaient extraordinaires en ville, on ne connaît pas ça. Ça faisait un peu comme dans les films: tout le monde se réunissait le 14 juillet, ou à Noël, ou pour la marche de randonnée. Tout le monde se connaît, tout le monde se fait la bise. C'est l'avantage d'être dans un petit village d'une centaine d'habitants: on ne retrouve pas ça dans un village de mille habitants, ni en ville.

*Est-ce que tu dirais qu'il y avait de l'entraide ?*

Oui, avec les voisins proches, mais même avec les autres. Si j'avais été embêtée, les gens seraient venus. Comme Albert, qui était venu me dépanner avec le poêle, ou Arnaud, ou même Marc pour le bois. Il y avait plus d'entraide, peut-être, dans ces petits villages-là qu'en ville.

*Aujourd'hui tu habites dans un autre village, plus grand.*

*Quelles sont les différences ou les similitudes ?*

C'est pas du tout pareil. C'est plus impersonnel,

en fin de compte. Il y a moins de rassemblements qu'il y avait à Heucourt. On passe inaperçu, même si on y va, à part quelques voisins qui nous disent bonjour. Comme à Heucourt, il n'y a pas de magasins, mais c'est pas la même chose, pas la même mentalité.

*Est-ce que tu dirais qu'Heucourt était isolé?*

Oui, c'était isolé des commerces proches. On était à 25 km d'Abbeville, 45 d'Amiens. Mais niveau communauté, je trouve pas que c'était isolé. En fait, c'est isolé en termes de mobilité: il faut toujours prendre la voiture pour tout, il faut prévoir. Je pense à ceux qui n'ont pas le permis, ou les vieilles personnes... ça doit être horrible, parce qu'ils sont coincés dans le village. Ils ne peuvent rien faire.





J'ai extrait des mémoires de Nancy Scott quelques passages dans lesquels elle évoque Heucourt. Jeune Anglaise arrivée d'abord en France, puis dans ce village, elle passe d'une vie paisible en Angleterre à la guerre, un contraste fort qui éclaire aussi sa découverte du territoire. Elle y raconte ses débuts en France, ses déplacements rendus difficiles par le contexte de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que la manière dont elle a dû s'adapter à un territoire sous tension.

À travers ses mots se dessine une autre manière d'être étrangère, à la fois dans un village rural et dans un pays. Son fils, mon grand-père disait qu'elle ne s'était jamais vraiment sentie chez elle ici, en raison peut-être de sa nationalité et de son tempérament érudit dans un milieu qui ne l'était pas vraiment. Elle a pourtant tout quitté pour ce monde-là, laissant derrière elle l'Angleterre.



«Pour Christian et moi c'était le coup de foudre. Nous nous écrivîmes régulièrement pendant l'année qui suivit et aux prochaines vacances, en 1938, je vins à Heucourt. Christian retourna avec moi en Angleterre pour nos fiançailles officielles. Il fut à peine rentré en France quand il y eut le coup de Munich. Ce jour-là j'assistai au mariage d'une cousine. En rentrant chez moi, je pleurai longuement, persuadée que mon idylle était finie. Ce fut vers trois heures du matin que nous apprîmes l'arrangement Chamberlain. Notre joie fut grande mais la crainte restait. En Angleterre et en France, l'année 1939 connut beaucoup de mariages, comme si les gens savaient que leur bonheur était à saisir tout de suite ou perdu à jamais.»

«Ma mère était à Heucourt quand les Allemands entrèrent en Pologne. La radio britannique rappela tous les touristes. [...] Le ciel était sillonné par les avions qui bombardaient les routes. Le courrier cessa et les liaisons ne se firent plus. Tout commença à manquer. Les gens d'Airaines partirent, effrayés par les bombes, beaucoup vinrent à Heucourt. Le pharmacien laissa tout ouvert et les gens se servaient tout seuls. C'est dans ce moment de désarroi, le 25 mai, que Patrick est né à neuf heures du soir, chez Lucienne. Aussitôt après, deux obus passèrent au-dessus du village et explosèrent derrière l'église de Croquoison. Pour la naissance tout se passa très bien, heureusement, car comme sage-femme j'eus une sœur de Raymond Mille qui était charmante mais sans diplôme. Le sixième jour après la naissance, nous quittâmes Heucourt. Nous avions laissé le château quinze jours plus tôt car nous avions l'impression d'être un point de mire pour les avions dans cette grande maison. Nous partîmes dans l'après-midi, ma belle-mère affolée ne voulut pas attendre le lendemain matin, l'heure à laquelle nous avions décidé de partir.»

«J'ai ensuite essayé de regagner Heucourt avec Pierre mais je n'eus pas de laissez-passer. Heureusement pour moi car avec ma nationalité anglaise j'aurais eu à le regretter. [...] Christian est venu me voir (à Salers) au début de février 1942 dans l'optique de me ramener à Heucourt avec lui mais il n'y avait rien à faire pour moi sans mes papiers. Il est reparti triste car il était seul au château où tout avait été saccagé par le pillage.»







Habiter l'isolement.  
Récit d'un retour en territoire paysan.

*Ouvrages*

*et*

*articles*

### *Ouvrages:*

Coquard Benoît, *Ceux qui restent. Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, La Découverte, 2019.

Pruvost Geneviève, *Quotidien politique. Féminisme, écologie, subsistance*, Paris, La Découverte, 2021.

Wylie Lawrence, *Village in the Vaucluse*, Harvard University Press, 1957 (*Un village du Vaucluse*, Paris, 1968).

### *Articles:*

Barral, Pierre, «Note historique sur l'emploi du terme "paysan"», *Études rurales*, n° 21, 1966, p. 72-80, consulté le 27/05/2025: [https://www.persee.fr/doc/rural\\_0014-2182\\_1966\\_num\\_21\\_1\\_1265](https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1966_num_21_1_1265)

Benoist, Jocelyn, *Concepts*, 2010, consulté le 27/05/2025: <https://www.actu-philosophia.com/jocelyn-benoist-concepts-258/>

Braymand, Thibaut, «L'allégorie de la caverne: le mythe fondateur de Platon», *Major Prépa*, 2025, consulté le 12/06/2025: <https://major-prepa.com/culture-generale/mythe-allegorie-caverne/>

Bruel, Marie-Élisabeth, «L'apport des archives à l'étude du patrimoine rural: l'exemple des communes d'Autry-Issards et de Saint-Menoux», 2004, consulté le 27/05/2025 :<https://journals.openedition.org>

Collignon, Béatrice, «Le savoir géographique

des Inuinnait», Université Paris-Sorbonne, 1994, consulté le 27/05/2025: <https://www.implications-philosophiques.org/conceptualite-et-sensibilite-dans-la-carte-sensible-12>

Conseil international des archives, «Qu'est-ce qu'une archive?», ICA, consulté le 27/05/2025: <https://www.ica.org/fr/decouvrez-les-archivesquest-ce-quune-archiv>

Debarbieux, Bernard, «La photographie, la territorialité et les politiques étatiques des enregistrements», dans La Mission photographique de la DATAR, Paris, La Documentation française, 2014, consulté le 27/05/2025: [https://www.researchgate.net/publication/383861196\\_La\\_photographie\\_la\\_territorialite\\_et\\_les\\_politiques\\_etatiques\\_des\\_enregistrements](https://www.researchgate.net/publication/383861196_La_photographie_la_territorialite_et_les_politiques_etatiques_des_enregistrements)

Gris, Fabien, «“On ne naît plus paysan, on le devient.” Sur quelques récits néoruraux français contemporains», Revue des sciences humaines, 2023, consulté le 12/06/2025: <https://journals.openedition.org/rsh/>

Louchez, Élodie, «“Je suis aussi légitime sur cette terre que d'autres”», Les Champs d'ici, 2024, consulté le 27/05/2025: <https://www.leschampsdici.fr/2024/09/17/juliette-rousseau-je-suis-aussi-legitime-sur-cette-terre-que-dautres/>

Mendras, Henri, «La fin des paysans. Vingt ans après», EcoRev', n° 47, 2019, p. 101-104, consulté le 25/08/2025: <https://shs.cairn.info/revue-ecorev-2019-1-page-101?lang=fr>

Olmedo, Élise, «Cartographie sensible, émotions

et imaginaire», Visionscarto, 19 septembre 2011, consulté le 27/05/2025: <https://www.visionscarto.net/cartographie-sensible/>

Olmedo, Élise & Roux, Jeanne-Marie, «Conceptualité et sensibilité dans la carte sensible», 2014, consulté le 27/05/2025: <https://www.implications-philosophiques.org/conceptualite-et-sensibilite-dans-la-carte-sensible-12>

Roullier, Clothilde, «Focus – Qui sont les néoruraux?», Informations sociales, n° 164, 2011/2, consulté le 12/06/2025: <https://shs.cairn.info/revue-informations-sociales-2011-2-page-32?lang=fr>

Tommasi, Greta, «La gentrification rurale, un regard critique sur les évolutions des campagnes françaises», Géoconfluences, 2018, consulté le 12/06/2025: <https://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/france-espaces-ruraux-periurbains/articles-scientifiques/gentrification-rurale>









À mes grands-parents,  
Heucourtois de naissance et de cœur.  
À Loézia, Florence,  
et à Françoise, ma mère, pour leur temps offert,  
et pour toutes les histoires partagées et transmises.  
À Lisa, Judith, Ella,  
pour votre présence, vos rires,  
et vos encouragements si précieux.  
À ma super colocataire, Marie,  
pour son soutien constant  
et sa douceur dans les moments difficiles.  
À mes tuteurs, Sara Martinetti,  
pour son accompagnement  
dans les premiers pas de ce travail,  
et Juanma Gomez, pour son aide attentive.  
Et à ma famille,  
merci de m'avoir soutenue,  
même si je reste pour vous  
« celle qui fait de l'art ».

*Habiter l'isolement*  
*Retour d'un récit en territoire paysan*

*Mémoire de fin d'étude 2025–2026*  
*DNSEP, option Design graphique*  
*École supérieure d'art et*  
*de design d'Amiens*

*Écriture, photographies et*  
*création graphique:*  
*Leanne Danzel d'Aumont*

*Enseignant·es référent·es:*  
*Sara Martinetti, Juanma Gomez*

*Achévé d'imprimer à l'ESAD d'Amiens*  
*Typographies:*  
*Corps de texte et notes de bas de*  
*page: Cardo Regular & Italic,*  
*conçue par David J. Perry*  
*Titres: Joly Text de Blaze Type*

*Papier:*  
*Fedrigoni Arena Smooth,*  
*Natural White, 100 g*